
Revue de presse

P

Festival de la jeune création internationale
—Marseille

Pa

Théâtre, Danse, Performance,
Arts visuels

Paral

26.01—3.02.2018

Parallèle

Parallèle

8^e édition

Sommaire

PRESSE NATIONALE

Presse écrite

Mouvement - 5 bonnes raisons d'aller voir ailleurs à Marseille – février p. 5

En ligne

Ma culture – Janvier 2018 : les rendez-vous – 2 janvier p. 7
Mouvement – Oona Doherty – 26 janvier p. 8
Scènweb - Le festival Parallèle 2018 à Marseille p. 13

Édition spéciale IO Gazette

IO Gazette – Edito p. 16
IO Gazette – La Comédie sans dieu – février p. 17
IO Gazette – Bienvenue dans la vie éternelle – février p. 17
IO Gazette – Souvenirs, souvenirs – février p. 19
IO Gazette – La mémoire dans la peau – février p. 19
IO Gazette – La raison mélancolique – février p. 20
IO Gazette – Génée-logique – février p. 20
IO Gazette – Imposer une certaine place – février p. 20
IO Gazette – Les masos de la culture – février p. 20
IO Gazette – Cycle harmonieux – février p. 21
IO Gazette – Histoire d'enfance – février p. 21
IO Gazette – Hope Hunt & The Ascension into Lazarus – février p. 22
IO Gazette – Light Years Away – février p. 22
IO Gazette – Per Que Törçut Dansan Lo Monde – février p. 22
IO Gazette – Mining Stories – février p. 22
IO Gazette – TOUCH DOWN – février p. 22
IO Gazette – Lesson of Moon – février p. 22
IO Gazette – La question – février p.24

En ligne sur le site

IO Gazette – Souvenirs, souvenirs – 13 février p. 25
IO Gazette – Francesca Pennini : la mémoire dans la peau – 13 février p. 26
IO Gazette – Droite-gauche – 13 février p. 27
IO Gazette – La raison mélancolique – 13 février p. 28
IO Gazette – Hope Hunt & the Ascension into Lazarus – 13 février p. 29
IO Gazette – Bienvenue dans la vie éternelle – 13 février p. 30
IO Gazette – La comédie sans dieu – 13 février p. 32
IO Gazette – Light Years Away – 13 février p. 33
IO Gazette – Multiverse – 13 février p. 33
IO Gazette – Maud Blandel : « Quand est-ce qu'on arrive ? » - 13 février p. 34
IO Gazette – Multiverse – 13 février p. 35
IO Gazette – PLACE – 13 février p. 36

IO Gazette – TOUCH DOWN – 13 février	p. 37
Mouvement – Parallèle – 14 février	p. 38
Ma culture – Oona Doherty « Libérer les rues de Belfast » - 28 février	p. 40
Ma culture - MULTIVERSE, Louis Vanhaverbeke - 15 mars	p. 44
Ma culture - À la recherche du _____ - 15 mars	p. 46

Radio

France Culture – Une saison au Théâtre « Tous les spectacles parlent du genre » - 25 février	p. 45
--	-------

PRESSE LOCALE

Presse écrite

La Provence – « Parallèle », le festival si radical de la jeune création – 8 janvier	p. 51
Zibeline – Eloge de la radicalité – 13 janvier	p. 52
Zibeline – Nuits fécondes – 13 janvier	p. 53
Zibeline – Alerte au Mucem – 13 janvier	p. 54
La Provence – Parallèle, des propositions si peu semblables – 24 janvier	p. 55
Ventilo – La place du spectateur – 24 janvier	p. 56
La Provence – Jeux d'enfant avec le Muerto Coco – 25 janvier	p. 57
La Provence – Parallèle : ça ouvre ! – 26 janvier	p. 58
La Provence – « Place », la performance qui secoue le festival Parallèle – 30 janvier	p. 59
La Provence – Une étonnante et... divine comédie - 30 janvier	p. 60
20 minutes – Radicalement de l'art - 31 janvier	p. 61
La Marseillaise – Allégorie de la caverne d'Ojo Guarena – 31 janvier	p. 62
La Marseillaise – Visions dantesque du monde contemporain – 31 janvier	p. 63
Zibeline – Nos théâtres parallèles – 12 février	p. 64

En ligne

Le Tarpin bien - janvier	p. 66
La Marseillaise - « Parallèle », tracée vers la radicalité - 26 janvier	p. 67
Ventilo - Divers gens, convergents - 24 février	p. 69

Presse nationale

—

presse écrite

MOUVEMENT N°93

SCÈNES

5 bonnes raisons d'aller voir ailleurs à Marseille

Festival Parallèle, du 26 janvier au 3 février, Marseille

① * Comprendre les héritages, les déshéritages, les traditions.

En Auvergne avec *Per Que Tòrçut Dansan Lo Monde* d'Ernest Bergez et Pauline Simon, aux États-Unis avec *Touch Down* de Maud Blandel, en Colombie avec l'exposition photographique *Territoires Parallèle(s)* (du 18 janvier au 17 février).

② * Se découvrir étranger à soi même en se confrontant à sa propre voix avec *Voicing pieces* de Begüm Erçiyas.

③ * Faire le point sur son rapport

à la technologie, en savourant les joies du low-tech de *Multiverse* par Louis Vanhaverbeke, en apprivoisant les robots avec *Lesson of Moon* et en prenant conscience de l'omnipotence poétique de la réalité virtuelle avec *L'Âge d'or* de Eric Minh Cuong Castaing.

④ * Faire le point sur les histoires de famille avec *Droite-Gauche* de Sandra Iché et *Light Years Away* de Eudume Rubio.

⑤ * Partir pour mieux revenir, le bonheur n'est peut-être pas aussi loin que prévu, avec *La Caresse du Coma* de Anne Lise Le Gac.

◇ Sophie Puig



Touch Down de Maud Blandel © D. R.

FESTIVAL

4 bonnes raisons... d'entendre des voix à Vivat la danse !?

du 25 janvier au 3 février, Armentières

① * Pour se laisser envoûter par les *Vacances vacance* d'Ondine Cloez.

② * Se réunir en cercle autour des *Apparitions schizophoniques* de Diederik Peeters et établir le contact avec des voix venues d'ailleurs.

③ * S'imprégner de *La Maladresse* du corps, en proie aux instabilités, de Mylène Benoit

④ * Célébrersamedi, avec le *Training Teknival du jour de la bête* concocté par Puce Moment et Aina Alegre qui promet de prendre possession de nos corps et nos esprits.

◇ Marie Pons



Happy Hunt de Oona Doherty © Simon Harrison

DANSE

Sens Dessus Dessous

du 22 février au 5 mars à la Maison de la danse, Lyon

Les chorégraphes femmes sont au cœur de cette 6^e édition. Du côté des figures incontournables, Maguy Marin crée *Deux mille dix-sept* – critique acerbe de notre société d'anesthésie à coup d'happy hours, inspirée de Guy Debord et d'Edward Bernays. Côté étoiles montantes, Jann Gallois poursuit sa quête de syncrétisme contemporain-hip-hop. Quant à Oona Doherty, elle offre un hommage aux gueules cassées de Belfast, à leurs colères, tentatives d'évasion et tendresses réfrénées, d'une intensité électrique à s'en brûler la rétine.

◇ A. J.-C.

Presse nationale

—

en ligne

ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS



JANVIER 2018 : LES RENDEZ-VOUS

Festival Parallèle, Marseille

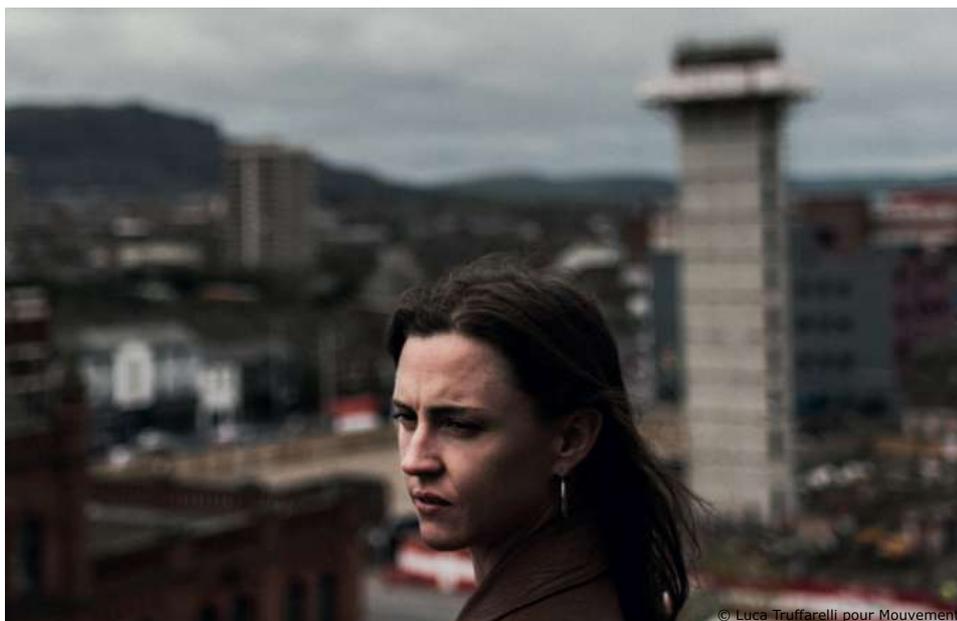
Du 18 janvier au 3 février, la huitième édition du Festival Parallèle investit plusieurs lieux marseillais et met en avant une nouvelle génération d'artistes, figures émergentes de la jeune création européenne. La foisonnante et prometteuse programmation recèle de pépites, parmi lesquelles *10 Miniballetti* du collectif italien Cinetico, solo autobiographique de Francesca Pennini qui explore différentes formes de danses, de la gymnastique rythmique au ballet baroque, *Hope Hunt* et *The Ascension into Lazarus* de la chorégraphe irlandaise Oona Doherty, deux performances dans lesquelles elle traverse plusieurs corporéités inspirées de rencontres avec des marginaux de Belfast, ainsi que *Per Que Tòrçut Dansan Lo Monde* (*Pour que tordu danse le monde*) signé par le musicien Ernest Bergez et la chorégraphe [Pauline Simon](#), une collaboration s'appuyant sur les musiques et les danses populaires auvergnates. *W.L.P.*

Acta est fabula © Sébastien Erome

Par Ma Culture

Mouvement ..(.)

magazine culturel indisciplinaire



Portraits Danse ([/teteatete/portraits](#))

Oona Doherty

Oreilles sensibles et dictaphone au fond du sac, la chorégraphe et danseuse Oona Doherty traque les cuirs tannés des rues d'Irlande du Nord. Elle en tire le matériel nécessaire à sa pièce *Hard to Be Soft*, qui révèle tout ce que Belfast compte de colère, de désir et d'épuisement.

Par Salomé Kiner

La première chose qu'on verra d'elle, c'est un nuage de fumée. Assise sur le perron de l'Old Museum Arts Centre de Belfast dans un minuscule perfecto en cuir, entre deux colonnes corinthiennes et un frontispice acariâtre, Oona Doherty fume. Oona Doherty, 30 ans, danseuse et chorégraphe aux performances physiquement spectaculaires, trances répétitives et heurtées. Oona Doherty, son corps prêté à la légion de personnages qui rugit en elle, prêté à d'autres corps imaginaires, blessés, sauvés, reconnus, réparés, et ces poumons qui retiennent tous ces souffles,

ces poumons-là fument tranquillement, un dimanche midi sur les marches d'un immeuble à la façade fuligineuse, sous la menace d'un ciel de suie. Elle vient de finir un workshop qu'elle donne pour la compagnie de théâtre Kids in Control. Sur la marche inférieure, le visage dévoré par un bonnet psychédélique, son élève lui promet de surveiller sa consommation de Red Bull. Nikki McLaughlin, lutin frondeur dont on peine à définir l'âge et le genre, bénéficie d'un programme d'aide aux jeunes artistes handicapés ou défavorisés : « *Nikki m'a choisie pour l'aider à chorégraphier ses poèmes. Elle écrit sur la lumière et les ténèbres, sur la santé mentale. Elle a été victime de différents types de sévices et d'abus. Elle a fugué, vécu dans la rue et en foyer. Elle est épileptique. Elle n'a jamais quitté Belfast.* »

Oona Doherty s'agite sur la banquette en moleskine. Les ciels changeants d'Irlande traversent ses yeux bleus. Brumes, rafales, éclaircies. Révolte permanente. Elle balaie du regard le pub où elle s'est installée pour déjeuner. À sa gauche, une mère de famille aux faux ongles pailletés corrige brutalement son fils. À sa droite, accoudés au bar, deux gaillards mutiques s'accrochent à leur pinte. « *Ils n'imaginaient pas qu'ils seraient encore là à leur âge, et pourtant. Regardez ces murs. Ils suintent de regrets.* » En Irlande du Nord, le pub, lieu de culte et de lien social, n'a d'égal que l'église. On s'y confesse. On s'y console. On y dépose ses volontés. Les masques tombent à la faveur du houblon. On peut s'épancher sur l'épaule du voisin – en le croisant le lendemain à la caisse du supermarché, il fera mine d'avoir tout oublié. Trajectoires ordinaires, figures particulières : Oona Doherty les embrasse toutes. Oreilles sensibles et dictaphone au fond du sac, elle traque les cuirs tannés d'Irlande du Nord dans les rues de Belfast, ses pubs et ses prisons. Hommes, femmes et gamins imprimés des stigmates de la guerre civile, des violences



Lucas Truffarelli pour *Mouvement*

Grâce de canailles

En 2015, elle offrait un premier écrin à ces vies contrariées en créant *Hope Hunt* pour le danseur Neil Brown. À cette époque, elle anime des ateliers de danse dans un centre de détention pour délinquants mineurs à Belfast. « *Je me suis rendu compte que ces coupables étaient avant tout des victimes. Victimes de leur environnement, d'un père violent, d'une mère alcoolique, de la pauvreté, du manque d'éducation ou du chômage. Mais victimes d'eux-mêmes avant tout, parce qu'ils renoncent à l'espoir de changer. Ils subissent leur propre inertie, ils ne font que tomber, tomber et retomber, ils sont attirés par le vide. Certains s'accrochent à une rencontre, une passion, et s'en sortent plus facilement. J'essaie de me persuader qu'ils en sont tous capables, sinon c'est trop dur de penser qu'à quelques pas du pub où tu bois une bière, il y a tous ces gens qui tombent.* » Les élèves ne sont pas assidus. Ils lui préfèrent le terrain de foot, elle en profite pour les observer. « *Ils entraînent sur le terrain et se transformaient en ballerines. Un pur spectacle de petit allegro, des anges qui se foutent sur la gueule.* » Elle rêverait de monter un spectacle avec eux, de les faire tourner en Europe. Mais le calendrier carcéral ignore les saisons culturelles. En attendant de trouver le budget et le temps, elle emprunte à leur grâce qui s'ignore les fondations de *Hope Hunt*. Elle y colle quelques pas de danse celtique, une intro d'East 17, du Bronski Beat et des extraits de la bande originale de La Haine, une de ses références. Elle isole des fragments d'interviews réalisées avec les détenus et les intègre à des bribes de poèmes, de dialogues imaginaires et de notes personnelles. Chez Oona Doherty la danse passe par la parole aussi bien qu'elle se passe de mu-sique. Elle est dyslexique. Les textes de ses pièces sont crachés par syllabes progressives jusqu'à ce qu'ils forment un mot, qui s'étire parfois jusqu'à la phrase.

Associé au mouvement qui l'accompagne, tel un métronome détraqué, il naît sur un « scheisse » furieux, ricoche sur « Chelsea » et vient s'éteindre sur « I'll see », comme une promesse vidée de son espoir. *Hope Hunt* chasse sur les terres de la danse classique et pioche dans la gestuelle du langage corporel urbain, agressif ou poseur. Inspirée du milieu carcéral, la pièce touche pourtant à l'universalité des corps déçus – privés de liberté, d'amour propre, de dignité, corsetés par des codes sociaux, soumis aux interdits. « À chaque fois que je le peux, je vais montrer *Hope Hunt* dans les prisons. J'espère toujours que le public puisse profiter de ce miroir positif pour commencer son travail de reconquête personnelle. Un monde où les corps ne peuvent pas s'exprimer est voué à s'écrouler. »

"Je ne veux pas devenir l'une de ces danseuses contemporaines zen, même si j'adore dîner avec"

C'est dans le sillage de *Hope Hunt* que naît *Hard to Be Soft – A Belfast Prayer in Four Parts*. La première aura lieu en octobre 2017 à l'honorable Metropolitan Arts Centre. Le projet bénéficie de nombreux soutiens, coproducteurs et subventions, et même si Oona Doherty gère encore ses bookings sur la messagerie de son smartphone, on sent comme un frémissement qui augure du virage que va prendre son travail. Le Dj et compositeur David Holmes (*Ocean's Eleven, Hunger*), natif de Belfast, composera la bande-son. Elle interprète elle-même le premier volet de cette élégie en quatre actes, *Lazarus and the Birds of Paradise*. Un solo de huit minutes inspiré du butô qu'elle présentera en France en mai 2017. Elle y incarne, en jogging et tee-shirt blanc, une chaine en or autour du cou, tout ce que Belfast compte de gouaille, de colère, d'épuisement, de désir et d'exclusion. « Lazarus dit en une phrase ce que Hope Hunt articulait plus difficilement. C'est un shot de vodka à la place d'une pinte. » La bande-son est un montage d'extraits de *Wee Bastards ?*, un docu-fiction sur la violence dans les quartiers populaires de Belfast, coupé au *Miserere Mei, Deus* d'Allegri. La suite, elle la connaît déjà : « Je me suis réveillée un matin et tout était là dans ma tête. Je voyais même la scénographie, quelque part entre une installation de James Turrell, THX13, le premier film de George Lucas et 2001 l'Odyssée de l'espace. Un plateau blanc comme les limbes. Toute une esthétique de la paix. » Le deuxième épisode, *Sugar Army*, est interprété par une douzaine d'adolescentes, danseuses de hip-hop. Elle l'a créé en pensant aux jeunes filles trop bronzées qui font la queue devant Primark, aux filles-mères qui poussent leur landau en jurant [l'avortement est toujours interdit en Irlande du Nord – Nda], aux garçons manqués qui préfèrent s'endurcir que d'avoir à subir des agressions sexistes. Pour la troisième « prière », Oona Doherty cherche des bedaines, des colosses de comptoir aux tatouages de marins, comme son père, dont les humeurs tonnerres dictent leur relation : « Je veux les faire danser jusqu'à ce qu'ils s'enlacent. L'histoire détruit les hommes, elle leur désapprend à s'aimer. Mon grand-père interdisait à ma mère de consoler mon frère lorsqu'il pleurait, bébé. Il lui disait qu'elle devait l'endurcir. Mais il n'avait qu'un an ! » *Hélium*, quatrième et dernier épisode, point d'orgue et point de fuite, elle l'a confié à son danseur fétiche, Ryan O'Neil. Elle lance une vidéo sur son ordinateur : « Regardez comme Ryan est doux, ses mouvements sont si ronds. Ma danse est beaucoup plus nerveuse. »

Le goût du sacré

Hard to Be Soft – A Belfast Prayer in Four Parts. Un titre pour dire les Irlandais du Nord, prisonniers d'une culture bourrue, malhabiles en tendresse, prompts à se saboter. « Les gens d'ici ont des cœurs en or, mais pas les mots pour le dire. Deux amis qui se retrouvent après une longue absence vont se couvrir d'insultes. Ça veut dire qu'ils se sont manqués. » La chorégraphe accuse la religion de priver les hommes de leur corps et de leurs émotions. À Londres où elle est née en 1986, elle fréquentait la messe tous les dimanches. Elle se souvient de l'atmosphère joyeuse et du mélange communautaire. Peu après la séparation de ses parents, la famille déménage à Belfast. Oona a dix ans. L'intégration est laborieuse. À l'école, on moque son accent british. À l'église, les messes sont funèbres. Sa mère n'y met plus les pieds mais Oona, très pieuse, continue à prier pour elle, fascinée par l'enfer et le paradis, par le monsieur dans les nuages. Puis vient l'adolescence et sa passion pour la danse. Elle finit par se détacher du culte catholique, mais garde le goût du sacré – le vocabulaire religieux est omniprésent dans son travail : « Le mot "religion" est fucked up, le langage est fucked up. Il faut nous ré-approprier ce terme. J'entends souvent les gens se justifier, dire qu'ils ne croient pas en Dieu mais à une forme de puissance vitale. Le religieux, pour moi, c'est cette capacité de vivre intensément le moment présent, à la fois physiquement et mentalement. C'est ça qui est sacré. » Son idée de la danse appelle un mouvement, dans son exténuante répétition, à vider le corps de sa conscience pour entrer dans une transe rythmique. Le corps, bientôt libéré de sa fonction sociale, atteint sa sphère céleste, ésotérique : « C'est un état très proche du chi oriental. Le danseur et le public arrêtent alors de réfléchir. L'ego se retire. Nous ne sommes plus qu'un flux de sang dans les veines, une circulation d'énergies, comme les marées, l'alignement des planètes ou la sève des arbres. »



Luca Truffarelli pour *Mouvement*

C'est cet état qu'elle cherche précisément à reproduire avec Ryan O'Neil, le lendemain matin, dans la salle de répétitions du MAC. Les rideaux sont tirés sur les miroirs muraux, parce que le ressenti prime sur l'esthétique. Yoga, improvisation, stimulation mentale. « *Imagine que tu es un squelette qui flotte dans une lampe de lave.* » La chorégraphe déroule son échauffement, convoque la liberté et le chaos, implore les tempêtes. Ryan danse, Oona l'observe et prend des notes. « Les chaussures rouges », « routine de père ouvrier », « ivrogne dernier degré » : les personnages s'esquissent à la faveur du lâcher-prise. Ceux qui reviendront tous les jours seront retenus pour le solo final. « *J'essaie d'atteindre une forme d'état existentiel, sans intention ni jugement. Le personnage doit jaillir du mouvement, pas l'inverse. Les chorégraphes te poussent habituellement à faire certains gestes en pensant qu'ils vont provoquer quelque chose en toi. Mais c'est l'inverse qui est vrai* », estime Ryan O'Neil en croquant une carotte pendant la pause. Pour les danseurs professionnels, cette approche n'est pas évidente. Il faut accepter de perdre le contrôle, oublier la performance, renoncer à leurs gestes-signatures. Oona Doherty cite le travail du chorégraphe israélien Ohad Naharin – Mr. Gaga – la franco-algérienne Nacera Belaza, l'anversois Jan Fabre, *Melancholia* de Lars von Trier et les toiles de Francis Bacon. Mais sa technique, elle la tient surtout de ses workshops avec le clown Ira Seidenstein : « *Il nous encourageait à bouger de manière instinctive, sans cohérence. Ces mouvements non intentionnels étaient ensuite prétextes à une interprétation théâtrale. À l'époque, j'avais 19 ans, je n'y croyais pas du tout, nous nous sommes engueulés. Ira m'a dit : "Ton attitude pue la merde, elle empeste dans toute la pièce." J'ai toujours été difficile à gérer...* »

Hard to Be Soft – A Belfast Prayer in Four Parts. Pour Oona Doherty, c'est plus qu'un titre, c'est un programme. « *J'ai trop joué les démons* », dit-elle en se roulant une cigarette, emmitouflée dans un plaid en laine de mouton face à la cheminée de son salon. En 2014, elle quittait T.R.A.S.H, une compagnie néerlandaise connue pour ses spectacles extrêmes, mélange de Ian Curtis et d'Iggy Pop en résilles et talons aiguilles. Elle habite alors à Berlin, où son couple s'échoue au terme d'une longue histoire. « *Je n'avais plus d'argent, plus de mec, plus de travail et des problèmes de drogue. Que fait-on dans ces cas-là ? On rentre chez soi.* » Chez elle, c'est ici à Bangor, une banlieue balnéaire et cosuée à 20 km de Belfast, où vivent sa mère, expert-comptable adepte de yoga, et son frère, policier et mormon. Oona Doherty a quitté l'Irlande du Nord à 18 ans pour un conservatoire de danse à Londres. Elle se fait renvoyer pour usage répété de stupéfiants, devient serveuse, fait du théâtre, reprend ses études, termine son master et part aux Pays-Bas. Dix années passent.

Bien qu'elle sonne comme un uppercut, Bangor n'a rien des quartiers désolés de la capitale. Les maisons pastel s'alignent comme des bonbons sous un ciel bipolaire, les matous paressent sur des gazons mouillés, les palmiers ploient d'ennui. Sa mère l'aide à acheter une maison, elle recommence à travailler avec des chorégraphes locaux, mais peine à se débarrasser de ses gestuelles explosives : « *On m'engageait pour que je fasse du T.R. A.S.H., parce que nous sommes rares à en être physiquement capables. Mais je n'en pouvais plus de jouer les prostituées hystériques. Trop de rythmes infernaux, trop d'émotions violentes. Certains gestes m'étaient devenus impossibles.* » Elle mime une arabesque avec son bras. « *Je ne veux pas devenir une de ces danseuses zen dont la scène con-temporaine déborde, même si j'adore dîner avec. Elles me disent détends-toi, je leur réponds transpire ! Je veux garder le feu en moi, mais trouver une certaine douceur. Il faut bien que je me préserve pour tenir jusqu'à 60 ans...* » Pour se débarrasser de T.R.A.S.H et retrouver son identité, elle décide de créer un premier solo, *Leather Jacket*. La veste en cuir qui l'habille sur scène appartenait à une amie d'enfance qui la portait adolescente pour se donner de l'assurance au pub. « *Future fears* » bégaie-t-elle dans ce premier acte émancipateur où elle se parodie elle-même. Ce solo pose les bases de son langage personnel – une quête d'honnêteté physique qui ricocherait sur le mental jusqu'aux sphères spirituelles. Elle n'espère pas autre chose de son prochain spectacle : « *Je ne fais pas d'art social, je ne tiens pas de théorie sur l'Irlande du Nord. Je m'inspire simplement de mon environnement. Je côtoie ces gens tous les jours et je trouve qu'eux aussi méritent de la douceur.* » Sur scène, elle ne cite jamais frontalement ses sources d'inspiration. Il n'y a ni mi-métisme ni misérabilisme dans son travail, mais plutôt comme un jeu d'ombres chinoises projeté en positif vers le public.

Oona Doherty allume une dernière cigarette. Elle jure d'arrêter cette année et rit déjà de sa promesse. « *It's hard to be soft, ah ?* » s'étonne-t-elle encore une fois avec son accent de tomboy. Le soir se fond dans les flots anthracites, le ciel suspend son défilé ouaté. Oona Doherty fume sur le perron de sa maison, ses cheveux blonds comme un soleil crevant la nuit opaque, son prénom bleu comme une lune qui tend les bras vers l'aube.

Texte : Salomé Kiner

Photographie : Luca Truffarelli , pour *Mouvement*

> **Hope Hunt & The Ascension into Lazarus, de Ooana Doherty**, le 3 février au Théâtre Joliette, dans le cadre du festival Parralèle, Marseille ; le 26 février à la Maison de la danse dans le cadre du festival Sens dessus dessous, Lyon, le 17 mars au Théâtre de Vanves, dans le cadre du festival Artdanthé

Le Festival Parallèle 2018 à Marseille

27 janvier 2018 / dans Danse, En bref, Festival, Marseille, Théâtre / par Dossier de presse

Janvier, le Festival Parallèle revient à nous.

Rendez-vous annuel entre artistes de la nouvelle génération et spectateurs curieux, c'est un espace d'hospitalités, qui résonne d'échos multiples ; un espace de partage des ressources – intellectuelles, sensibles, symboliques –, où se croisent différents regards sur le monde ; une communauté incluante, où la contradiction est possible, où les points de vue diffèrent.

Parallèle c'est une traversée vivifiante, un ensemble de dynamiques dans lesquelles le spectateur chemine, actif et impliqué.

Venant de différents horizons, l'œil et l'oreille grands ouverts, les artistes de la programmation mettent en mouvement ce qu'ils perçoivent du monde, leur corps comme chambre d'échos, lieu du langage et source d'actions. Ils se mettent en jeu, risquent l'instabilité, et s'adressent à nous.

En créant de nouveaux langages, les artistes ouvrent le champ des possibles.

En étant radicaux, ils parlent à notre intelligence.

Car c'est bien par la radicalité de leurs formes qu'ils nous emmènent : il faut des prises de positions franches, hors des représentations usuelles et attendues, pour ouvrir de nouvelles perspectives.

C'est de cette radicalité-là que nous voulons, celle qui nous invite à accueillir l'imprévu, le nouveau, l'hétérogène, l'étranger « comme un don qui accroît nos ressources et notre puissance d'agir ». *

Parallèle 8, c'est tout d'abord une programmation de théâtre, danse et performance chez des partenaires indispensables.

Parallèle c'est aussi : une exposition photo en collaboration avec l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles ; une projection de courts films réalisés par des cinéastes de la nouvelle génération, en partenariat avec le FIDMarseille, des ateliers de pratique artistique à destination de jeunes enfants ; un temps de rencontre professionnelle entre artistes et programmeurs.

Cette année, Parallèle c'est enfin un atelier de regard critique avec des élèves du collège, du lycée et de formations supérieures. Animé par des journalistes professionnels, il donnera corps à une « Gazette Parallèle » et à un temps public de restitution, le dernier jour du festival.

Nous sommes convaincus que les formes contemporaines s'adressent à tous : exploration de langages sensibles et poétiques pour parler du monde d'aujourd'hui, elles permettent de mieux l'appréhender.

Se connecter à sa sensibilité, ménager l'espace du vide et du silence, accueillir ses émotions, développer des outils pour les mettre en partage, accepter le dialogue et la contradiction, sont des enjeux fondamentaux.

Nous voulons encourager, depuis nos moyens et outils, ces jeunes gens à se sentir libres de créer une société de laquelle ils voudront, dont ils seront responsables, et dont nous ignorons tout.

Si Parallèle se propose d'être une réponse non-exhaustive à la question « de quoi bruit le monde ? », alors tendons l'oreille, ouvrons les yeux, lançons-nous dans cette entreprise ensemble !

Grand merci à Dominique Bluzet, Francesca Poloniato, Pierrette Monticelli et Haïm Menahem, Hubert Colas, Catherine Verrier, Pascal Neveux, Jean-François Chougnat, Yves Millo, Vincent Tuset-Anrès, Damien Bouticourt, Linda Mekboul et Anne Jeannes, Didier Abadie, et leurs équipes respectives d'ouvrir grand les portes de leurs maisons aux artistes de la « relève » qui nous arrivent de terres plus ou moins lointaines, pour que ce festival ait lieu.

Un chaleureux merci à tous les partenaires de cette édition qui prennent part à cette aventure fragile et puissante !

Le Festival Parallèle ne pourrait exister sans le soutien financier du Département des Bouches-du-Rhône, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la Ville de Marseille. Nous les remercions pour leur confiance.

Lou Colombani

*« La culture ne prend jamais le pouvoir, elle en donne, elle n'est pas source de profits, mais elle accroît les ressources imaginaires de tous et alimente les énergies émancipatrices de tous. »

* Marie-José Mondzain, Confiscation des mots, des images et du temps – pour une autre radicalité

Du 26 janvier au 3 février 2018 [<https://www.platormeparallele.com/festival-parallele/program>]



[<https://www.sceneweb.fr/linkout/75978>]

Mots-clés : [festival](#), [Marseille](#)

[Partager cet article](#)





Festival Parallèle

#76 / VASISTAS – Le Gac – Pennini – Secretan – Iché – Vanhaverbeke
Blandel – CAMPO – Exposition Jean-Luc Moulène



© Erwan Morère

ÉDITO

L'USAGE DU MONDE

Comme quand lorsqu'on voyage, on attend que l'inédit survienne et bouleverse notre ordre établi ; nous défendons l'idée que plonger dans l'univers d'un festival devrait nous entraîner hors de notre zone de confort. Parce que l'art a comme mission première non pas de divertir les foules comme semblent le penser certains, mais bien de déplacer le regard et de créer des temps parallèles où l'esprit se nourrit. Double enjeux donc puisqu'il faut à la fois une programmation aventureuse et un public prêt à être embarqué. Et c'est à Marseille, au cœur de l'hiver et de la ville, que se déploie pour la 8e année une traversée artistique ambitieuse, qui ne se cache pas derrière des propositions confortables mais vient hameçonner la faculté critique de chacun. Fiers d'avoir fait parti du périple, ce numéro spécial interroge les formes que l'on y a vu et partage ses pages avec ceux qu'on a accompagnés dans cette réflexion sur le regard. Nous avons ainsi cheminé avec petits et grands à la recherche du sens, (ré) appris à être surpris, à garder des yeux neufs, à confronter des ressentis, à partager la sensation que l'on a rapporté de ce voyage bien autre chose que ce que l'on était venu chercher.

La rédaction

Prochain numéro fin février

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

VASISTAS : La Divine Comédie
Anne Lise Le Gac : La Caresse du coma

REGARDS PAGES 6-7

Francesca Pennini : 10 miniballetti
Sandra Iché : Droite/Gauche
Louis Vanhaverbeke : Multiverse
Adina Secretan : Place

BRÈVES PAGE 8

LA QUESTION PAGE 10

Maud Blandel

REPORTAGES PAGE 11

CAMPO

Exposition Jean-Luc Moulène à la Verrière

Numéro spécial Festival Parallèle, 8^e édition (Marseille)
Festival de la jeune création internationale, du 26/01 au 03/02/2018



« 10 miniballetti », de Francesca Pennini © [Olivier Sarrazin](#) - Festival Parallèle

LA DIVINE COMÉDIE

CONCEPTION VASISTAS / ARGYRO CHIOTI

« Un road trip spirituel à travers trois étapes décisives : L'Enfer, Le Purgatoire, Le Paradis. L'approche scénique est focalisée sur la notion autobiographique du texte de Dante, son voyage illusionnaire dans le monde des morts. »

LA COMÉDIE SANS DIEU

— par Augustin Guillot —

Des acteurs en rollers qui tournent et qui tournent. Leur trajectoire ? Les neuf cercles de l'Enfer. Suavité et rondeur du mouvement sur un plateau noir et dépourvu. On se serait pourtant imaginé ces contrées de feu plus âpres et rocailleuses. Mais en contrepoint à cette élégance circulaire du déplacement, la rudesse du chant.

Le texte de Dante s'entend en grec moderne, sur le mode rêche d'une profération litannique aux très fréquentes occlusives : la vieille et archaïque Grèce nécessairement resurgit, comme si elle était venue se saisir des grâces de l'Italie. Ce projet de mise en scène de « La Divine Comédie » réside donc entièrement dans sa volonté de mise en chant, en une scénographie qui, pour se sauver du kitch, ne s'évertue pas à illustrer ce monde de métamorphoses. Pourtant, à mesure que l'on s'éloigne de l'Enfer, et que Dante doit quitter Virgile pour Béatrice, la scène s'agite et s'alourdit, d'étranges mécanismes sont mis en branle, et la litanie parfois s'interrompt

pour laisser place à de simples échanges dialogués. On regrette un peu que la musique soit rattrapée par le théâtre, même si on comprend ce désir de soumission à l'antique préoccupation de la « varietas » (pour le Purgatoire et le Paradis, faire un peu différent).



Une image radicalisée du monde

Alors comment se fait-il que ces deux dernières parties de l'œuvre de Dante soient ici moins épurées ? C'est d'autant plus étonnant qu'elles sont dans cette adaptation clairement plus resserrées que la première (dans l'œuvre originale, toutes trois ont la même longueur). Tout se passe en réalité comme si on ne savait plus trop quoi faire du Purgatoire et surtout du Paradis, comme si le versant le plus archaïque de la religion – l'Enfer – en était aussi le plus moderne, le seul capable d'être recyclé avec justesse par notre monde ; comme si l'athéisme occidental avait tout

jeté de l'imaginaire religieux, si ce n'est précisément l'Enfer qu'est probablement aussi un peu la Terre. La première partie de « La Divine Comédie », la plus terrestre, d'une bien moindre densité théologique, offre les visions les plus frappantes, les plus belles peut-être, les plus efficaces certainement, le lieu de l'absence de Dieu ou de sa présence dévoyée, une image radicalisée du monde. Et après tout, en termes topographiques, l'Enfer n'est pas autre chose qu'un approfondissement de la Terre, l'ignominie de son cœur exhibée. D'où cette difficulté de mettre en scène le Paradis (ne gâchant pourtant guère la puissance incantatoire de l'ensemble de la proposition scénique) : non une simple contingence, mais le symptôme d'une impossibilité qui nous est échue, d'un rapport d'étrangeté qui nous délie de lui. Là réside la modernité paradoxale de cette mise en scène : faire de ce grand poème religieux qu'est « La Divine Comédie » un poème d'athée, dans son incapacité même à figurer autre chose que l'Enfer.

FOCUS —

LA CARESSE DU COMA

CONCEPTION ANNE LISE LE GAC

« "Elle séjourne dans un hôtel-spa quatre étoiles fin fond Croatie lors d'un rassemblement de personnes qui sont à la recherche du Bonheur." Anne Lise Le Gac nous invite à nouveau dans une conversation. Elle nous emmène au contact de mondes souterrains, de pratiques à la marge, d'amours pirates et d'espèces bâtardes. »

BIENVENUE DANS LA VIE ÉTERNELLE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Espérons que cela finisse par devenir un rituel : débiter chaque année nouvelle par une proposition d'Anne Lise Le Gac. Parce que c'est beau, oui, mais peu importe après tout. L'essentiel de son geste tient en une idée bien plus belle encore : le spectacle comme un art vivant en train de se faire.

Et que c'est rare. Que c'est rare de découvrir une artiste qui corresponde à l'idée que l'on se fait d'un art. En l'occurrence, la croyance en une chose : celle qu'à l'inverse des arts plastiques, le théâtre devrait être une aventure chaque soir différente qui toujours propose et jamais ne fige. C'est ici exactement que se place Anne Lise Le Gac. Alors qu'elle raconte cette histoire prétexte qui fait se rencontrer des âmes perdues à la recherche du bonheur dans un hôtel de Croatie, elle nous le dit d'ailleurs de façon très explicite : « Nous ne voulons pas fabriquer des objets, mais on se débat pour que des choses émergent. » Partant de cela, le spectateur se trouve donc immergé au cœur du dispositif d'un laboratoire tenu par un savant que l'ontologique absurdité

de notre condition paraît avoir rendu fou. Fou au point d'essayer, non pas d'y remédier, mais de contribuer à son apaisement.



L'âme du temps qui est le nôtre

En tout cas, c'est cela que semble nous dire Anne Lise Le Gac par cette scénographie mouvante et ces mots chancelants. C'est donc bien plus qu'une idée du théâtre : une façon de voir le monde dont la définition tiendrait en quelques mots – tout cela est bien trop complexe et triste pour qu'on le considère comme une étape finale de l'évolution. À l'image de ce liquide en mouvement qui jamais ne pourra se laisser enfermer dans ce vase qu'elle pose en bord de plateau, elle présente alors à son public un geste d'une espérance folle, malgré des citations empruntées à Michel Houellebecq, et qui nous démontre à quel point rien, aucune règle ni aucun homme, ne pourra nous enfermer dans le néant momentané que nous traversons. Mieux encore, elle démontre à ceux qui n'y croient pas la

possibilité même de la poésie de ce monde quand on accepte d'en épouser les formes, à la façon de ces pionniers de la danse contact dont les mouvements solitaires qu'elle invente rappellent la philosophie. À l'issue d'un spectacle fissuré et incomplet, elle coupe d'ailleurs court à toute critique par ce laconique aveu qui clôt le débat en ouvrant un possible alors qu'elle interrompt les applaudissements de son public pour lui dire ces mots simples : « Je ne sais quand je sortirai pour figer quelque chose... J'avance. » Des mots simples, oui, mais heureusement malhonnêtes, puisque évidemment rien ne saurait être figé dans la démarche qui est la sienne. Elle est de ces artistes qui enlacent le monde et dont le geste instable ne peut être qu'un seul photogramme du film que constitueront toutes les performances des artistes qui l'habitent une fois que celui-ci sera mort. En attendant, sur ce photogramme se trouve l'essentiel : l'âme du temps qui est le nôtre. Et rien ne sert d'en demander plus au théâtre, puisque comme elle le dit aussi « Heaven can wait ».

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« Multiverse », de Louis Vanhaverbeke © [Olivier Sarrazin](#) - Festival Parallèle

10 MINIBALLETTI

CHORÉGRAPHIE FRANCESCA PENNINI

« Enfant, l'ancienne gymnaste écrivait ses chorégraphies sur un carnet. Aujourd'hui, elle en fait 10 mini ballets. Dans cette série de chorégraphies personnelles, Francesca Pennini explore les possibilités infinies déployées par une écriture rigoureuse et géométrique. »

SOUVENIRS, SOUVENIRS

— par Marie Sorbier —

C'est d'abord un corps marqué par des années de gymnastique qui expose sourire aux lèvres ses stigmates avec une légèreté habitée du fantôme de l'enfance. Mais là où la discipline sportive peut apparaître froide dans sa rigueur et sa précision chirurgicale, Francesca Pennini exécute des enchaînements dans une veine expressionniste étonnante. Ce qui devrait être impressionnant se teinte d'un second degré bienvenu et crée la distance nécessaire à tout travail artistique. Son corps se plie et se déplie sur une playlist personnelle alliant le baroque métallique du clavecin à la pop contemporaine. Un drone viendra même, lui aussi, arpenter la scène dans une danse aérienne maladroite ; alors que le corps de la performeuse devient machine, la machine, elle, se rêve danseuse étoile. La dernière partie du spectacle est certainement la plus réussie, car elle ajoute l'épaisseur des souvenirs à celle de l'exécution formelle. Tenter de danser les chorégraphies écrites enfant sur un cahier, les interpréter, les comprendre, les vivre à nouveau avec intensité. Bien sûr qu'il est question d'interroger la notion de la reproductibilité du mouvement chorégraphique face à la singularité de celui que le danseur mais c'est l'émotion du souvenir d'enfant et la magnifique scène finale de disparition qui font de ce petit ballet un beau moment de danse.

LA MÉMOIRE DANS LA PEAU

— par Mathias Daval —

Francesca Pennini débarquant sur une scène de théâtre, c'est d'abord un corps qui s'extrait de la matière inerte du monde. Le corps singulier, puissamment musclé et irrégulièrement hypertrophié d'une ancienne gymnaste. Mais ce corps-là ne vient pas faire une simple démonstration de son existence : il a quelque chose à nous dire qui remonte à son enfance. L'enjeu dramaturgique est celui d'un adulte jouant à l'enfant qui se prend pour un adulte... De Bach à Nancy Sinatra, la musique, cruciale, fait le pont entre les deux âges (comme chez la Cristiana Morganti de « Jessica and Me », c'est un vieux magnétophone à cassettes qui sert d'artefact mémoriel). De cette réunion avec soi-même naît une chorégraphie décousue, fragile, mais d'une richesse infinie, explorant les incongruités gestuello-anatomiques de la performeuse italienne pour en tirer des séquences toujours puissantes et précises, souvent saisissantes. On aurait aimé, toutefois, que le projet s'épure autour de sa seconde moitié, plus poétique et sensible. Mais si l'on se demande ce que l'étrange et agaçant dispositif dronesque vient faire au milieu de tout ça, c'est peut-être que l'enfant intérieur a imposé sa douce tyrannie.

DROITE/GAUCHE

CONCEPTION SANDRA ICHÉ

« Manière pour Sandra Iché de travailler l'histoire avec les outils de la fable (ce qui a eu lieu, ce qui aurait pu avoir lieu, ce qui pourrait avoir lieu) et de la scène (rythme, espace, corps), Droite-Gauche est autant l'exposition d'une recherche que sa mise en jeu chorégraphique et théâtrale. »

LA RAISON MÉLANCOLIQUE

— par Augustin Guillot —

Les sciences sociales sont à la mode sur les scènes et n'échappent pas souvent à la « pédagogie incarnée ». De cet écueil, le projet de Sandra Iché n'est jamais loin, puisqu'en 2017 l'artiste a fait appel à des chercheurs afin qu'ils parlent sur le plateau de leur démarche. En 2018, elle décide d'approfondir cette mise en scène de la recherche, mais cette fois-ci les savants sont joués par des acteurs. On y retrouve donc tous les outils de la pièce intelto et réflexive : un triple écran épousant la largeur de la scène, la table de travail où s'amoncellent des documents, les voix douces et doctes, amplifiées au micro, susurrant leur savoir à nos oreilles. Pourtant quelque chose

surprend dans ce programme a priori attendu. Deux personnages - une historienne, une sociologue - retracent, depuis le début du XIX^e, l'histoire d'une famille juive d'Algérie. Récit d'une assimilation républicaine, dans sa sobriété interrogative et tâtonnante. Vies disparues, destins contradictoires, espérances frustrées. Mais aucune proximité pathétique qui comblerait un peu notre écart à ce qui n'est plus. Au contraire, la distance du discours rationnel, redoublant le lointain de l'histoire. Le passé est mort, et on ne prétend pas le ramener à la vie. Dans ce travail mélancolique de la raison réside probablement ce qui nous point.

GÉNÉA-LOGIQUE

— par Jean Lapuyade* —

Et qu'est-ce que dire « je » ? Voilà la question qui taraude Sandra Iché et son équipe de chercheurs absents, et qui traverse de bout en bout leur champ d'investigation. L'enquête est engagée sur tous les terrains : généalogique, linguistique, socio-historique, géographique et surtout politique. Il s'agit bien plus d'ébaucher que de cerner la multitude de facteurs personnels qui font l'individu. La réflexion se partage entre scènes à la table et enquêtes de terrain, projetées sur triple grand écran, donnant au dispositif des allures de cellule de crise. Les recherches généalogiques de Sandra déterrent une foule de lieux, d'ancêtres, de langues, de collaborateurs, qui se

chevauchent et s'interconvoquent. Le spectateur peine souvent à raccrocher tous les wagons mais reste globalement à l'écoute de la performance. Celle-ci est d'ailleurs curieuse : à plusieurs reprises l'aspect exhaustif du documentaire prend le pas sur le théâtre, le verbiage submerge le verbe. On aimerait voir Sandra Iché se poser plus de questions au lieu de simplement présenter les résultats de sa recherche, certes impressionnante par son étendue, mais néanmoins souvent vaine sur le plan dramaturgique.

*participant à l'atelier de Regard Critique

REGARDS

PLACE

CONCEPTION ADINA SECRETAN

« Parce qu'on a besoin d'espace, parce qu'on le prend, parce qu'on utilise des restes, des endroits abandonnés, parce qu'on leur donne vie, parce qu'on les habite, parce qu'on réussit, parce que c'est possible de faire des choses sans échange d'argent, sans sponsor, sans publicité, juste pour le plaisir, sans faux-semblant, sans intérêt caché. On reste. »

IMPOSER UNE CERTAINE PLACE

— par Marie Sorbier —

C'est un grand cri punk et muet sur un mur et c'est un parti pris formel radical poussé jusqu'au gouffre. Par ce geste jusqu'au-boutiste artistique et politique, Adina Secretan tente de brutaliser les problématiques liées à notre désir de coquille, interroge par un flot de mots incessant projeté en lettres capitales ce qu'« habiter heureux » peut vouloir dire. Sur un sol instable et réactif, les performers tentent de se faire un trou, un espace à eux, un radeau de la « Méduse » terrestre ; ils portent et subissent le discours sans

en être l'illustration. Avec « La Poétique de l'espace », de Gaston Bachelard, comme base théorique, on travaille le paradoxe du « mollusque vigoureux », on pose le manque de place dans nos villes comme raison du repli égoïste et du besoin viscéral de refuge. Un monologue d'artiste qui endosse malgré lui le rôle ancestral de pythie, incomprise par beaucoup mais nécessaire à la société.

Vu en janvier 2017 aux
Swiss Dance Days

LES MASOS DE LA CULTURE

— par Jean Lapuyade* —

Gros pavé de texte jeté dans la mar(seillais)e des Bernardines. Tout le monde est éclaboussé, heureusement ça sèche vite. Une impasse joliment carrelée, au fond de laquelle on découvre la longue lettre de notre hôte, engagée mais torturée, accompagnée de cinq faire-valoir, faire-présence qui se contentent de peu de place. La lecture bénéficie d'un silence d'église, délicatement troublé par les pas des actrices sur le carrelage urbain, tandis que le brûlot qui défile sous nos yeux vire peu à peu au narcissisme destructeur sur un beat de plus en plus infernal. On croirait une messe numérique qui tourne mal. Guet-

apens pour le spectateur ? Jusqu'à se rendre compte que cette verve même est sans force, dans la mesure où la parole pamphlétaire qui nous frappe fait partie de l'erreur qui nous berce. Que la même volonté de puissance alimente à la fois ce ronflement psychotique et les obscurs décideurs contre lesquels il s'insurge. Tous pourris, tous satisfaits ? Et alors pourquoi ne pas rentrer chez soi, comme il nous l'est ordonné ? Pourquoi aime-t-on tant les crachats et l'autoflagellation ?

*participant à l'atelier de Regard Critique

DANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA

MULTIVERSE

CONCEPTION LOUIS VANHAVERBEKE

« Comme un satellite autour de la terre, Louis Vanhaverbeke manie les objets du quotidien réunis autour de lui : frisbee, entonnoir ou seaux en plastique. Il les anime par son slam, rap et autres poésies. »

CYCLE HARMONIEUX

— par la Troisième D*,
Collège Jean Malrieu —

« Multiverse » transporte dans un univers d'objets, un monde circulaire. La vie devant nous s'écoule en musique dans un spectacle sérieusement léger et drôle. Le quotidien devient mystère, le banal extraordinaire, comme un miroir de nos multiples sentiments. Est-ce un enfant créateur, parfois fou et mélancolique, qui contemple de façon rêveuse une image lancinante de ses émotions ? Et cette image, est-ce son passé, ses souvenirs ou son vécu ? Le cercle, cycle harmonieux de la vie, devient lieu de la création d'un monde empli d'émotions. Lui devient un Dieu de chambre, crée un univers dans son espace, seul et tourné entièrement vers nous pour faire naître son œuvre. Il tourne en rond dans son monde imaginé à partir d'autres mondes, et s'il ne tourne pas rond c'est qu'il s'adresse au monde, et quel monde tourne rond ? En attendant lui nous happe, rêveur, dans sa bulle protectrice. L'adulte retombe en enfance afin de ne jamais se blesser, c'est la source de son énergie, il rejoue sa vie, se reconstruit

*participants à l'atelier de Regard Critique

HISTOIRE D'ENFANCE

— par Angélique Mazollier* —

C'est l'histoire d'un enfant. C'est l'histoire d'un enfant fasciné par tout ce qui l'entoure et surtout par ses héros. C'est l'histoire d'un gamin qui est aussi un dieu, le dieu de son petit univers rien qu'à lui. C'est l'histoire d'une création du monde en perpétuelle évolution, où tout va vite mais où ça n'a aucune importance. C'est l'histoire d'une redécouverte permanente, c'est l'histoire de la création, de la récréation, de la récréation, sans arrêt. C'est l'histoire d'une énergie, d'une créativité, d'un sérieux enfantin, c'est l'histoire d'une sincérité qui te fait un petit sourire. C'est l'histoire d'un gamin qui s'affranchit des limites, qui n'a plus la crainte sourde du retour de ses parents qui obligera à tout ranger. C'est l'histoire d'un enfant qui veut devenir artiste, c'est l'histoire d'un gosse qui adore la musique et finit par en faire. C'est l'histoire d'un gamin qui crée plein de choses et qui ne devient adulte que pour créer davantage. C'est l'histoire d'un enfant qui a toujours voulu s'exprimer, qui construit une parabole pour communiquer et partager avec les autres. C'est l'histoire d'un enfant qui y parvient. C'est l'histoire de la gamine qui le regarde, qui reconnaît en lui son âme d'enfant, qui se retrouve entraînée dans sa ronde et qui l'observe enchaîner les vinyles et les jeux délirants. C'est l'histoire d'un tourbillon d'émotions, c'est l'histoire d'une innocence qui t'arrive dans la gueule et que tu verras jamais venir. Au fond, je lui en veux un peu d'être parti.

*participant à l'atelier de Regard Critique

A MISSION DU THÉÂTRE

**HOPE HUNT & THE ASCENSION
INTO LAZARUS**

Au commencement était l'échec. L'artiste devait jaillir du coffre d'une voiture sur le parvis du théâtre Joliette, et puis finalement non. La rumeur veut que le conducteur ait perdu les clés du véhicule. Cela peut paraître anodin, mais ça ne l'est pas du tout, car cette anecdote n'est autre chose que la dépouille d'un possible sur lequel Oona Doherty a dû construire sa résilience pour faire naître un spectacle dont l'objet même est celui d'une rédemption. Des bassesses du sol sur lequel s'accumulent les poubelles de la rue, aux lumières chargées d'une espérance consciente. Ou d'un monde déçu dérisoire vers un soi supérieur par l'appropriation de tous les codes d'une vie que l'artiste réprovoque mais embrasse avec une vérité rare. D'autant plus rare qu'elle nous donne une preuve : celle de la possibilité, par l'art, de l'invention d'un demain enviable et vivable sur les ruines de la merditude du réel. **J.C.B.**

DANSE / PERFORMANCE
CONCEPTION OONA DOHERTY

MINING STORIES

Silke Huysmans compose, à partir d'un fait divers – la rupture d'un barrage de rétention stockant des déchets toxiques dans l'État minier brésilien du Minas Gerais –, un mix de paroles et de points de vue très rythmé et gai. Seule sur scène, visage impassible, jonglant avec ses pédales donneuses de paroles, Silke affiche par panneaux interposés les différents discours inhérents à ce type de catastrophe. Le laïus des acteurs et experts de la tragédie ne sert pas un propos sur la question mais donne à voir l'élaboration des systèmes et la construction des récits. La proposition s'essouffle un peu, une fois le dispositif scénique inventif intégré, sans pour autant lasser. Un bel exemple du travail réalisé au sein du très actif Kunstenwerkplaats Pianofabriek. **M.A.**

THÉÂTRE DOCUMENTAIRE
**CONCEPTION SILKE HUYSMANS ET
HANNES DEREERE**

LIGHT YEARS AWAY

C'est une histoire vraie. De celles qui peuvent faire pleurer rien qu'à la raconter tant elles sont belles : pendant vingt ans, trois hommes ensemble ont décidé de fuir le réel d'une dictature espagnole invivable pour se réfugier dès qu'ils le pouvaient dans le noir d'une grotte qui seule semblait capable de leur offrir la lumière qui manquait à leur vie. Malheureusement, plutôt que de la raconter, Edurne Rubio décide de la mettre en images.

Ou plutôt de la mettre en espace sans justement y apposer d'images. Du rêve impalpable de l'histoire de son père et de ses oncles, ne reste que l'abrutissement du réel dont ne subsiste que l'aspect performatif : qu'il est difficile et courageux de s'engouffrer dans les entrailles de la Terre. Une idée, alors, mais trop légère pour faire tenir le spectacle : celle d'un parallèle entre cette grotte des possibles et le théâtre, qui épouse ses formes. **J.C.B.**

PERFORMANCE
CONCEPTION EDURNE RUBIO

EN BREF**TOUCH DOWN**

Une image, pour maltraiter les pensées et éprouver les corps sur lesquels elles se projettent : celle de trois pom-pom girls dansant alignées au cœur d'un musée dans les couloirs duquel s'exposent les artefacts d'une civilisation dont on peut se demander si cette performance ne serait pas la mise en bière. Parce que oui, comment ne pas douter de notre propre mort, alors que Maud Blandel nous invite à constater ce que l'homme a fait du monde en jetant en pâture à des yeux qui ne savent plus attendre l'image distrayante de jeunes femmes qui s'affichent sur les pelouses de stades devenus bûchers sacrificiels ? C'est en tout cas la question que la chorégraphe nous pose, mais son talent réside ailleurs. En faisant s'entrechoquer la dynamique des gestes avec la lourdeur du temps qu'incarne « Le Sacre du printemps », ce n'est pas la mort d'un passé qu'elle déplore, mais la trajectoire du possible qu'il représente qu'elle nous montre, rejoignant en cela Cornelius Castoriadis, qui parlait du passé comme d'un « indice de possibilité ». Et quoi de plus beau, alors, que d'offrir cette danse au spectateur, comme un tourbillon du devenir dans lequel il pourrait se jeter ? **J.C.B.**

DANSE
CONCEPTION MAUD BLANDEL

**PER QUE TÒRÇUT DANSAN
LO MONDE**

Inventer le traditionnel est une tarte à la crème que l'on retrouve très souvent dans les pitches des spectacles contemporains. Ces propositions portées par de jeunes créateurs tentent toutes de s'approprier le concept de la « revisite », mais il semble que ce soit finalement plus simple en cuisine que sur un plateau ; tout folklore a son propre langage. Ici, Pauline Simon nous confronte à la fameuse bourrée auvergnate, véritable morceau de patrimoine du terroir français. Elle nous parle de son premier souvenir de danse, elle nous parle de son patrimoine mémoriel à elle, construit en partie sur cette soirée de fête. L'incipit nous met en jambes, mais c'est en musique que le spectacle commence ; lui (Ernest Bergez) aux instruments et elle sur un ballon de gym et sa pompe à rythmes. La cerise n'est pas dans les verres de gnôle (qui pourtant s'échangent dans le public) mais dans un moment en clair-obscur, où, en silence, on assiste médusé à une danse des monstres médiévale digne d'une scène secrète d'un triptyque de Jérôme Bosch. **M.S.**

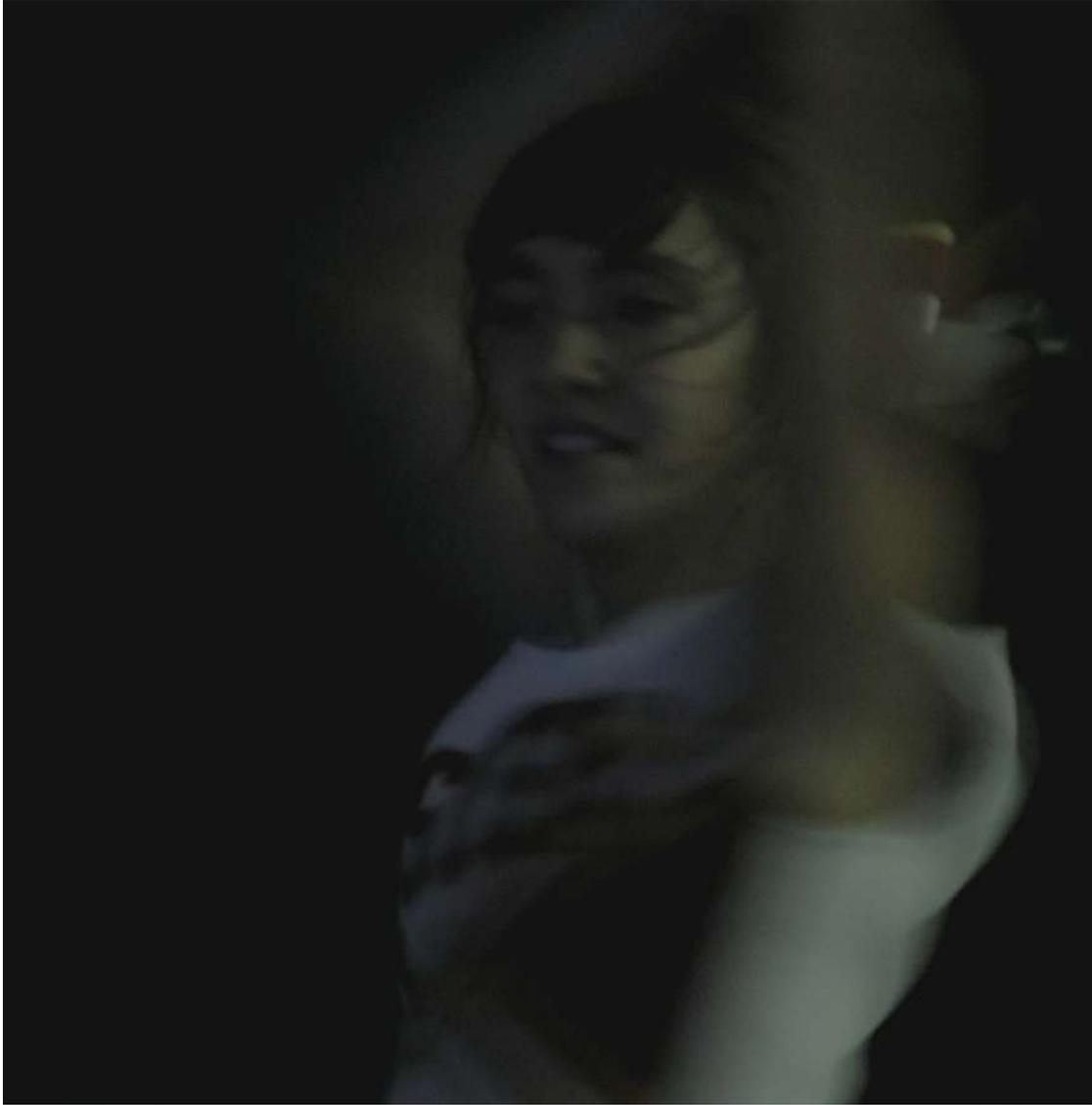
PERFORMANCE
**CONCEPTION ERNEST BERGEZ
ET PAULINE SIMON**

LESSON OF MOON

Décharné le robot, petit corps simiesque, aux membres multiples, mi-vides. Et sa maîtresse, ou son amante, ou sa mère. Une jeune fille. Décharnée. Écorchée. Corps expérimentaux, ceux de la médecine avant d'être ceux de l'art. Comme deux corps échappés à la science mais rattrapés par le monde : l'amour, la souffrance, la mort. La mélancolie des robots et de ceux qui les aiment, de ceux qui savent encore les aimer, et qui meurent avec, comme meurt l'enfance. Topos hollywoodien, mais atypique scénique. Et face au trop-plein de bruit, ce ballet muet. Le silence de la Lune. **A.G.**

PERFORMANCE
CONCEPTION ERIC MINH CUONG CASTAING

EST PLUS HUMBLE ENCORE OUPAÏSSI CÉNÉL



« TOUCH DOWN (time out) » de Maud Blandel © Anastasia Blay

LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

— par Maud Blandel —

« **D**e tout temps l'enjeu des hommes aura été de relier des points : le ciel et la terre, le visible et l'invisible, la mort et le vivant. Cette activité, qu'elle soit spirituelle, philosophique, économique ou esthétique, fonde la base même de tout récit – et ainsi de toute croyance. Une telle pratique impliquera alors qu'on connaisse les pôles à relier : pour tracer la ligne qui joindra les deux bouts, il aura fallu déterminer au préalable d'où nous partons et où nous allons. La question « Quand est-ce qu'on arrive ? » arrive justement après qu'on a enregistré de telles coordonnées. Il n'est alors plus question d'espaces figurés mais de temps éprouvé. Ainsi, l'enfant attaché sur la banquette arrière ou le navigateur du Vendée Globe (pour qui la ligne d'arrivée est pourtant la même que le point de départ), lorsqu'ils posent la question, traduisent ce qui pourrait définir l'essence même d'une impatience : un temps flottant, dont les signes – ou le manque de signes – ne suffisent plus à estimer la durée qui nous sépare de notre destination. Il n'y a jamais eu autant qu'aujourd'hui une telle nécessité de re-questionner le temps. Et c'est précisément ce que peut l'art vivant de par sa spécificité : celle du temps par-

tagé de la représentation. Jamais nous n'avons eu la sensation d'être tant sollicités, jamais la frustration d'éteindre nos téléphones portables le temps d'un spectacle ne s'est à ce point manifestée, jamais la stimulation de l'industrie pop n'a fait preuve d'une si redoutable efficacité. C'est avec cet ensemble de paramètres que l'artiste se doit, à mon sens – et plus que jamais –, de composer. Une vigilance accrue donc, vis-à-vis des outils et de l'usage des temporalités. Ce qu'omet l'ellipse en littérature, ce que souligne la répétition d'un motif chorégraphique ou encore ce que décompose le ralenti d'une image cinématographique ne relèvent pas seulement d'un procédé formel. C'est le choix politique d'un artiste, conscient de sa responsabilité, de ce qu'il donne – ou non – à voir, et du temps nécessaire pour une telle traversée. »

Artiste franco-suisse née en 1986, Maud Blandel développe une recherche chorégraphique à partir de la notion de pratique. En étudiant les évolutions d'un phénomène et en en dégageant les caractéristiques et les modalités, il s'agit de saisir ce qu'un ensemble de croyances partagées produit – avant tout – sur un corps social.

LA PHOTO



« Voicing Pieces », de Begüm Erciyas © Begüm Erciyas

I/O Gazette n°76 — 13.02.2018

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Augustin Guillot, Marie Anzani,

Photo de couverture © Erwan Morère

LE FAUX CHIFFRE

99%

C'est le pourcentage de collégiens de l'atelier de Regard Critique qui connaissent désormais le mot « Multiverse »

L'HUMEUR

« Il me faut un nouveau vagin. »

Le détachement international du Muerto Coco à la Tôy-Party

L'AGENDA DES FESTIVALS

Écritures Partagées

« Ce festival est une fenêtre ouverte pour découvrir autour de quelques créations et au croisement des arts, des textes inédits, des chantiers en cours, des formes hybrides, des installations et performances. Cette 3e édition interroge les questions de genre et des minorités et présente des créations principalement mis en scène par des femmes. »

Du 6 février au 23 février 2018, Caen

DañsFabrik

« Au programme des festivités : une 7e édition plus encore vagabonde, aux quatre coins de la ville, dans les quartiers, dans les théâtres, dans les rues et jusqu'au désormais incontournable Ateliers des Capucins. Les nouveaux artistes associés du Quart, Lisbeth Gruwez et Maarten Van Cauwenbergh, en ouverture et dans un grand éclat de rire. Des créations nombreuses, celles notamment de Nina Santes, Bernardo Montet, Alain Michard, Carole Perdereau et Mani A. Mungai. Et Tiago Guedes, invité d'honneur, chorégraphe et directeur du Teatro Municipal do Porto, ici curateur de la scène chorégraphique portugaise. »

Du 13 au 17 mars 2018, Brest

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

10 Miniballetti

FESTIVAL PARALLÈLE

CRITIQUES

DANSE

Souvenirs, souvenirs

Par Marie Sorbier

13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

C'est d'abord un corps marqué par des années de gymnastique qui expose sourire aux lèvres ses stigmates avec une légèreté habitée du fantôme de l'enfance. Mais là où la discipline sportive peut apparaître froide dans sa rigueur et sa précision chirurgicale, Francesca Pennini exécute des enchaînements dans une veine expressionniste étonnante. Ce qui devrait être impressionnant se teinte d'un second degré bienvenu et crée la distance nécessaire à tout travail artistique. Son corps se plie et se déplie sur une playlist personnelle alliant le baroque métallique du clavecin à la pop contemporaine. Un drone viendra même, lui aussi, arpenter la scène dans une danse aérienne maladroite ; alors que le corps de la performeuse devient machine, la machine, elle, se rêve danseuse étoile. La dernière partie du spectacle est certainement la plus réussie, car elle ajoute l'épaisseur des souvenirs à celle de l'exécution formelle. Tenter de danser les chorégraphies écrites enfant sur un cahier, les interpréter, les comprendre, les vivre à nouveau avec intensité. Bien sûr qu'il est question d'interroger la notion de la reproductibilité du mouvement chorégraphique face à la singularité de celui que le danseur mais c'est l'émotion du souvenir d'enfant et la magnifique scène finale de disparition qui font de ce petit ballet un beau moment de danse.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

10 Miniballetti

Genre : Danse

Mise en scène/Chorégraphie :

Francesca Pennini

Lieu : Le Merlan

A consulter :

Toutes les critiques sur 10
Miniballetti :

Souvenirs, souvenirs (13 février 2018)

Francesca Pennini : la mémoire dans
la peau (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018



10 miniballetti

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES DANSE

Francesca Pennini : la mémoire dans la peau

Par Mathias Daval

13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

© Claudia Pajewski

Francesca Pennini débarquant sur une scène de théâtre, c'est d'abord un corps qui s'extrait de la matière inerte du monde. Le corps singulier, puissamment musclé et irrégulièrement hypertrophié d'une ancienne gymnaste. Mais ce corps-là ne vient pas faire une simple démonstration de son existence : il a quelque chose à nous dire qui remonte à son enfance. L'enjeu dramaturgique est celui d'un adulte jouant à l'enfant qui se prend pour un adulte... De Bach à Nancy Sinatra, la musique, cruciale, fait le pont entre les deux âges (comme chez la Cristiana Morganti de « Jessica and Me », c'est un vieux magnétophone à cassettes qui sert d'artefact mémoriel). De cette réunion avec soi-même naît une chorégraphie décousue, fragile, mais d'une richesse infinie, explorant les incongruités gestuelo-anatomiques de la performeuse italienne pour en tirer des séquences toujours puissantes et précises, souvent saisissantes. On aurait aimé, toutefois, que le projet s'épure autour de sa seconde moitié, plus poétique et sensible. Mais si l'on se demande ce que l'étrange et agaçant dispositif dronesque vient faire au milieu de tout ça, c'est peut-être que l'enfant intérieur a imposé sa douce tyrannie.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

10 miniballetti

Genre : Danse

Mise en scène/Chorégraphie :
Francesca Pennini

Distribution : Francesca Pennini
Lieu : Le Merlan

A consulter :

<https://www.platiformeparallele.com/festival-parallele/program/miniballetti>

Toutes les critiques sur *10 miniballetti* :

Souvenirs, souvenirs (13 février 2018)

Francesca Pennini : la mémoire dans la peau (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018



Droite-gauche

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES THÉÂTRE

Droite-gauche

Par admin

🕒 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

Par Jean Lapuyade, participant à l'Atelier de Regard Critique du Festival Parallèle

Qu'est-ce que dire « je » ? Voilà la question qui taraude Sandra Iché et son équipe de chercheurs absents, et qui traverse de bout en bout leur champ d'investigation. L'enquête est engagée sur tous les terrains : généalogique, linguistique, socio-historique, géographique et surtout politique. Il s'agit bien plus d'ébaucher que de cerner la multitude de facteurs personnels qui font l'individu, ses valeurs, ses manières d'être, son *ethos*, un mot auquel les deux interprètes de ce colloque attachent une épaisseur particulière. La réflexion se partage entre scènes à la table et enquêtes de terrain, projetées sur triple grand écran, donnant au dispositif des allures de cellule de crise. Une frise chronologique, agrémentée de croquis géographiques et garnie au fil des scènes, fait état de l'avancée des recherches généalogiques de Sandra. Celles-ci déterrent une foule de lieux, d'ancêtres, de langues, de collaborateurs, qui se chevauchent et s'interconvoquent. Le xix^e et le xx^e siècles sont passés au crible par les enquêteurs, dans les domaines les plus pointus. Le spectateur peine souvent à raccrocher tous les wagons mais reste globalement à l'écoute de la performance. Celle-ci est d'ailleurs curieuse : à plusieurs reprises l'aspect exhaustif du documentaire prend le pas sur le théâtre, le verbiage submerge le verbe. On aimerait voir Sandra Iché se poser plus de questions au lieu de simplement présenter les résultats de sa recherche, certes impressionnante par son étendue, mais néanmoins souvent vaine sur le plan dramaturgique.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Droite-gauche

Genre : Théâtre

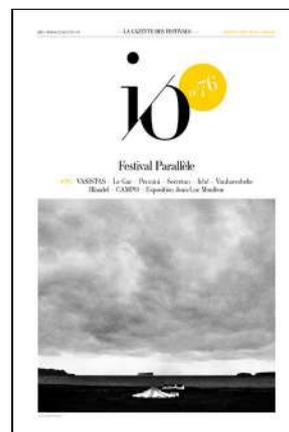
A consulter :

Toutes les critiques sur *Droite-gauche* :

[Droite-gauche \(13 février 2018\)](#)

[La raison mélancolique \(13 février 2018\)](#)

I/O N°76 - 13/02/2018



> Télécharger le PDF du n°76

Droite-Gauche

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES THÉÂTRE

La raison mélancolique

Par Augustin Guillot

© 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018



Droite-Gauche © DR

Les sciences sociales sont à la mode sur les scènes et n'échappent pas souvent à la « pédagogie incarnée ». De cet écueil, le projet de Sandra Iché n'est jamais loin, puisqu'en 2017 l'artiste a fait appel à des chercheurs afin qu'ils parlent sur le plateau de leur démarche. En 2018, elle décide d'approfondir cette mise en scène de la recherche, mais cette fois-ci les savants sont joués par des acteurs. On y retrouve donc tous les outils de la pièce intello et réflexive : un triple écran épousant la largeur de la scène, la table de travail où s'amoncellent des documents, les voix douces et doctes, amplifiées au micro, susurrant leur savoir à nos oreilles. Pourtant quelque chose surprend dans ce programme *a priori* attendu. Deux personnages – une historienne, une sociologue – retracent, depuis le début du xix^e, l'histoire d'une famille juive d'Algérie. Récit d'une assimilation républicaine, dans sa sobriété interrogative et tâtonnante. Vies disparues, destins contradictoires, espérances frustrées. Mais aucune proximité pathétique qui comblerait un peu notre écart à ce qui n'est plus. Au contraire, la distance du discours rationnel, redoublant le lointain de l'histoire. Le passé est mort, et on ne prétend pas le ramener à la vie. Dans ce travail mélancolique de la raison réside probablement ce qui nous point.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Droite-Gauche

Genre : Théâtre

Auteur : Sandra Iché

Mise en scène/Chorégraphie :
Sandra Iché

Distribution : Lénaïg Le Touze,
Renaud Golo, Sandra Iché, Virginie
Colemyn

Lieu : Théâtre Joliette Minoterie

A consulter :

<https://www.plateformeparallele.com/festival-parallele/program/droite-gauche>

Toutes les critiques sur *Droite-Gauche* :

Droite-gauche (13 février 2018)

La raison mélancolique (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018



Hope Hunt & the Ascension Into Lazarus

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES DANSE

Hope Hunt & the Ascension Into Lazarus

Par Jean-Christophe Brianchon

© 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

Au commencement était l'échec. L'artiste devait jaillir du coffre d'une voiture sur le parvis du théâtre Joliette, et puis finalement non. La rumeur veut que le conducteur ait perdu les clés du véhicule. Cela peut paraître anodin, mais ça ne l'est pas du tout, car cette anecdote n'est autre chose que la dépouille d'un possible sur lequel Oona Doherty a dû construire sa résilience pour faire naître un spectacle dont l'objet même est celui d'une rédemption. Des bassesses du sol sur lequel s'amassent les poubelles de la rue, aux lumières chargées d'une espérance consciente. Ou d'un monde déçu dérisoire vers un soi supérieur par l'appropriation de tous les codes d'une vie que l'artiste réprouve mais embrasse avec une vérité rare. D'autant plus rare qu'elle nous donne une preuve : celle de la possibilité, par l'art, de l'invention d'un demain enviable et vivable sur les ruines de la merditude du réel.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Hope Hunt & the Ascension Into Lazarus

Genre : Danse

Auteur : Oona Doherty

Mise en scène/Chorégraphie :
Oona Doherty

Distribution : Oona Doherty

Lieu : Théâtre Joliette

A consulter :

<https://www.platfromeparallele.com/festival-parallele/program/hope-hunt-the-ascension-into-lazarus>

Toutes les critiques sur *Hope Hunt & the Ascension Into Lazarus* :

Hope Hunt & the Ascension Into Lazarus (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018

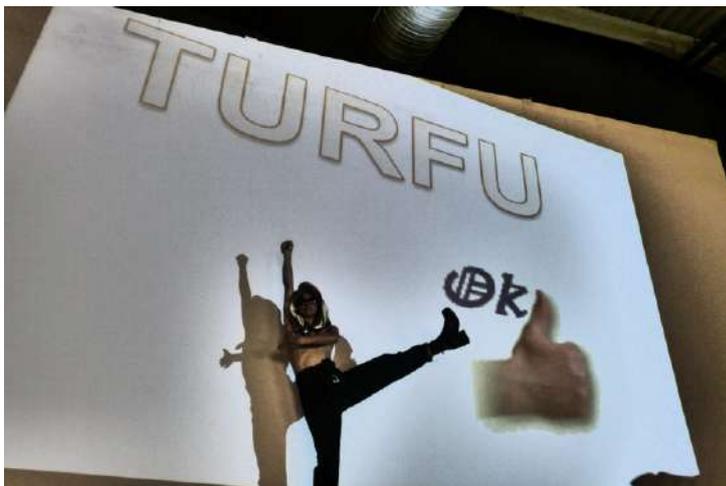
La Cresse du coma

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES THÉÂTRE

Bienvenue dans la vie éternelle

Par Jean-Christophe Brianchon

© 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018



Espérons que cela finisse par devenir un rituel : débiter chaque année nouvelle par une proposition d'Anne Lise Le Gac. Parce que c'est beau, oui, mais peu importe après tout. L'essentiel de son geste tient en une idée bien plus belle encore : le spectacle comme un art vivant en train de se faire.

Et que c'est rare. Que c'est rare de découvrir une artiste qui corresponde à l'idée que l'on se fait d'un art. En l'occurrence, la croyance en une chose : celle qu'à l'inverse des arts plastiques, le théâtre devrait être une proposition chaque soir différente qui toujours propose et jamais ne fige. C'est ici exactement que se place Anne Lise Le Gac. Alors qu'elle raconte cette histoire prétexte qui fait se rencontrer des âmes perdues à la recherche du bonheur dans un hôtel de Croatie, elle nous le dit d'ailleurs de façon très explicite : « Nous ne voulons pas fabriquer des objets, mais on se débat pour que des choses émergent. » Partant de cela, le spectateur se trouve donc immergé au cœur du dispositif d'un

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

La Cresse du coma

Genre : Théâtre

Auteur : anne lise le gac

Mise en scène/Chorégraphie :

Anne lise le gac

Distribution : anne lise le gac

Lieu : Montevideo

A consulter :

<https://www.platfomeparallele.com/artistes/anne-lise-le-gac>

Toutes les critiques sur *La Cresse du coma* :

Bienvenue dans la vie éternelle (13 février 2018)

I/O N°76 – 13/02/2018



> [Télécharger le PDF du n°76](#)
(spécial Festival Parallèle)

ANCIENS NUMÉROS

laboratoire tenu par un savant que l'ontologique absurdité de notre condition paraît avoir rendu fou. Fou au point d'essayer, non pas d'y remédier, mais de contribuer à son apaisement.

En tout cas, c'est cela que semble nous dire Anne Lise Le Gac par cette scénographie mouvante et ces mots chancelants. C'est donc bien plus qu'une idée du théâtre : une façon de voir le monde dont la définition tiendrait en quelques mots – tout cela est bien trop complexe et triste pour qu'on le considère comme une étape finale de l'évolution. À l'image de ce liquide en mouvement qui jamais ne pourra se laisser enfermer dans ce vase qu'elle pose en bord de plateau, elle présente alors à son public un geste d'une espérance folle, malgré des citations empruntées à Michel Houellebecq, et qui nous démontre à quel point rien, aucune règle ni aucun homme, ne pourra nous enfermer dans le néant momentané que nous traversons.

Mieux encore, elle démontre à ceux qui n'y croient pas la possibilité même de la poésie de ce monde quand on accepte d'en épouser les formes, à la façon de ces pionniers de la danse contact dont les mouvements solitaires qu'elle invente rappellent la philosophie. À l'issue d'un spectacle fissuré et incomplet, elle coupe d'ailleurs court à toute critique par ce laconique aveu qui clôt le débat en ouvrant un possible alors qu'elle interrompt les applaudissements de son public pour lui dire ces mots simples : « Je ne sais quand je sortirai pour figer quelque chose... J'avance. » Des mots simples, oui, mais heureusement malhonnêtes, puisque évidemment rien ne saurait être figé dans la démarche qui est la sienne. Elle est de ces artistes qui enlacent le monde et dont le geste instable ne peut être qu'un seul photogramme du film que constitueront toutes les performances des artistes qui l'habitent une fois que celui-ci sera mort. En attendant, sur ce photogramme se trouve l'essentiel : l'âme du temps qui est le nôtre. Et rien ne sert d'en demander plus au théâtre, puisque comme elle le dit aussi « *Heaven can wait* ».



> Voir les anciens numéros d'I/O papier au format PDF

GENRES

Cirque Clown Comédie musicale
Danse Danse-théâtre Exposition
Film/Vidéo Humour Installation
Lecture Livres Marionnettes
Mime Musique Opéra
Performance Poésie
Seul en scène Spectacle musical
Spectacle pour enfants Théâtre

La comédie sans Dieu

Par Augustin Guillot

13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018



La Divine Comédie © Stavros Habakis

Des acteurs en rollers qui tournent et qui tournent. Leur trajectoire ? Les neuf cercles de l'Enfer. Suavité et rondeur du mouvement sur un plateau noir et dépouillé. On se serait pourtant imaginé ces contrées de feu plus âpres et rocailleuses. Mais en contrepoint à cette élégance circulaire du déplacement, la rudesse du chant.

Le texte de Dante s'entend en grec moderne, sur le mode rêche d'une profération litanique aux très fréquentes occlusives : la vieille et archaïque Grèce nécessairement resurgit, comme si elle était venue se saisir des grâces de l'Italie. Ce projet de mise en scène de « La Divine Comédie » réside donc entièrement dans sa volonté de mise en chant, en une scénographie qui, pour se sauver du kitch, ne s'évertue pas à illustrer ce monde de métamorphoses. Pourtant, à mesure que l'on s'éloigne de l'Enfer, et que Dante doit quitter Virgile pour Béatrice, la scène s'agite et s'alourdit, d'étranges mécanismes sont mis en branle, et la litanie parfois s'interrompt pour laisser place à de simples échanges dialogués. On regrette un peu que la musique soit rattrapée par le théâtre, même si on comprend ce désir de soumission à l'antique préoccupation de la « varietas » (pour le Purgatoire et le Paradis, faire un peu différent).

Alors comment se fait-il que ces deux dernières parties de l'œuvre de Dante soient ici moins épurées ? C'est d'autant plus étonnant qu'elles sont dans cette adaptation clairement plus resserrées que la première (dans l'œuvre originale, toutes trois ont la même longueur). Tout se passe en réalité comme si on ne savait plus trop quoi faire du Purgatoire et surtout du Paradis, comme si le

versant le plus archaïque de la religion – l'Enfer – en était aussi le plus moderne, le seul capable d'être recyclé avec justesse par notre monde ; comme si l'athéisme occidental avait tout jeté de l'imaginaire religieux, si ce n'est précisément l'Enfer qu'est probablement aussi un peu la Terre.

La première partie de « La Divine Comédie », la plus terrestre, d'une bien moindre densité théologique, offre les visions les plus frappantes, les plus belles peut-être, les plus efficaces certainement, le lieu de l'absence de Dieu ou de sa présence dévoyée, une image radicalisée du monde. Et après tout, en termes topographiques, l'Enfer n'est pas autre chose qu'un approfondissement de la Terre, l'ignominie de son cœur exhibée. D'où cette difficulté de mettre en scène le Paradis (ne gâchant pourtant guère la puissance incantatoire de l'ensemble de la proposition scénique) : non une simple contingence, mais le symptôme d'une impossibilité qui nous est échue, d'un rapport d'étrangeté qui nous délie de lui. Là réside la modernité paradoxale de cette mise en scène : faire de ce grand poème religieux qu'est « La Divine Comédie » un poème d'athée, dans son incapacité même à figurer autre chose que l'Enfer.

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

La Divine Comédie

Genre : Spectacle musical, Théâtre

Auteur : Dante Alighieri

Mise en scène/Chorégraphie :

Argyro Chioti

Distribution : Antonis

Antonopoulos, Efthimis Theou,

Eleni Vergeti, Fintel Talampoukas,

Georgina Chryskioti, Matina

Pergioudaki, un quator à cordes

sous la direction de Alexis

Karaiskakis, Vassilis Vilaras, Yiannis

Klinis

Lieu : Théâtre du Gymnase

A consulter :

<https://www.plateformeparallele.com/festival-parallele/program/la-divine-comedie>

Toutes les critiques sur *La Divine Comédie* :

La comédie sans Dieu (13 février 2018)

I/O N°76 – 13/02/2018



> Télécharger le PDF du n°76

(spécial Festival Parallèle)

ANCIENS NUMÉROS



Light Years Away

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES FILM/VIDÉO

Light Years Away

Par Jean-Christophe Brianchon

🕒 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

C'est une histoire vraie. De celles qui peuvent faire pleurer rien qu'à les raconter tant elles sont belles : pendant vingt ans, trois hommes ensemble ont décidé de fuir le réel d'une dictature espagnole invivable pour se réfugier dès qu'ils le pouvaient dans le noir d'une grotte qui seule semblait capable de leur offrir la lumière qui manquait à leur vie. Malheureusement, plutôt que de la raconter, Edurne Rubio décide de la mettre en images. Ou plutôt de la mettre en espace sans justement y apposer d'images. Du rêve impalpable de l'histoire de son père et de ses oncles, ne reste que l'abrutissement du réel dont ne subsiste que l'aspect performatif : qu'il est difficile et courageux de s'engouffrer dans les entrailles de la Terre. Une idée, alors, mais trop légère pour faire tenir le spectacle : celle d'un parallèle entre cette grotte des possibles et le théâtre, qui épouse ses formes.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Light Years Away

Genre : Film/Vidéo

Auteur : Edurne Rubio

Mise en scène/Chorégraphie :
Edurne Rubio

Distribution : Edurne Rubio

Lieu : Théâtre des Bernardines

A consulter :

<https://www.platormeparallele.com/festival-parallele/program/light-years-away>

Toutes les critiques sur *Light Years Away* :

Light Years Away (13 février 2018)

Multiverse

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES THÉÂTRE

Multiverse

Par admin

🕒 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

Par Angélique Mazolier, participante à l'Atelier de Regard Critique du Festival Parallèle

C'est l'histoire d'un enfant. C'est l'histoire d'un enfant fasciné par tout ce qui l'entoure et surtout par ses héros. C'est l'histoire d'un gamin qui est aussi un dieu, le dieu de son petit univers rien qu'à lui. C'est l'histoire d'une création du monde en perpétuelle évolution, où tout va vite mais où ça n'a aucune importance. C'est l'histoire d'une redécouverte permanente, c'est l'histoire de la création, de la récréation, de la récréation, sans arrêt. C'est l'histoire d'une énergie, d'une créativité, d'un sérieux enfantin, c'est l'histoire d'une sincérité qui te fait un petit sourire. C'est l'histoire d'un gamin qui s'affranchit des limites, qui n'a plus la crainte sourde du retour de ses parents qui obligera à tout ranger. C'est l'histoire d'un enfant qui veut devenir artiste, c'est l'histoire d'un gosse qui adore la musique et finit par en faire. C'est l'histoire d'un gamin qui crée plein de choses et qui ne devient adulte que pour créer davantage. C'est l'histoire d'un enfant qui a toujours voulu s'exprimer, qui construit une parabole pour communiquer et partager avec les autres. C'est l'histoire d'un enfant qui y parvient. C'est l'histoire de la gamine qui le regarde, qui reconnaît en lui son âme d'enfant, qui se retrouve entraînée dans sa ronde et qui l'observe enchaîner les vinyles et les jeux délirants. C'est l'histoire d'un tourbillon d'émotions, c'est l'histoire d'une innocence qui t'arrive dans la gueule et que tu verras jamais venir. Au fond, je lui en veux un peu d'être parti.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Multiverse

Genre : Théâtre

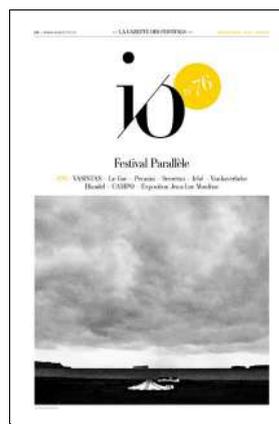
A consulter :

Toutes les critiques sur *Multiverse* :

Multiverse (13 février 2018)

Multiverse (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018



> Télécharger le PDF du n°76

FESTIVAL PARALLÈLE LA QUESTION

Maud Blandel : « Quand est-ce qu'on arrive ? »

© 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

De tout temps l'enjeu des hommes aura été de relier des points : le ciel et la terre, le visible et l'invisible, la mort et le vivant. Cette activité, qu'elle soit spirituelle, philosophique, économique ou esthétique, fonde la base même de tout récit – et ainsi de toute croyance. Une telle pratique impliquera alors qu'on connaisse les pôles à relier : pour tracer la ligne qui joindra les deux bouts, il aura fallu déterminer au préalable d'où nous partons et où nous allons.

La question « Quand est-ce qu'on arrive ? » arrive justement après qu'on a enregistré de telles coordonnées. Il n'est alors plus question d'espaces figurés mais de temps éprouvé. Ainsi, l'enfant attaché sur la banquette arrière ou le navigateur du Vendée Globe (pour qui la ligne d'arrivée est pourtant la même que le point de départ), lorsqu'ils posent la question, traduisent ce qui pourrait définir l'essence même d'une impatience : un temps flottant, dont les signes – ou le manque de signes – ne suffisent plus à estimer la durée qui nous sépare de notre destination.

Il n'y a jamais eu autant qu'aujourd'hui une telle nécessité de re-questionner le temps. Et c'est précisément ce que peut l'art vivant de par sa spécificité : celle du temps partagé de la représentation. Jamais nous n'avons eu la sensation d'être tant sollicités, jamais la frustration d'éteindre nos téléphones portables le temps d'un spectacle ne s'est à ce point manifestée, jamais la stimulation de l'industrie pop n'a fait preuve d'une si redoutable efficacité.

C'est avec cet ensemble de paramètres que l'artiste se doit, à mon sens – et plus que jamais –, de composer. Une vigilance accrue donc, vis-à-vis des outils et de l'usage des temporalités. Ce qu'omet l'ellipse en littérature, ce que souligne la répétition d'un motif chorégraphique ou encore ce que décompose le ralenti d'une image cinématographique ne relèvent pas seulement d'un procédé formel. C'est le choix politique d'un artiste, conscient de sa responsabilité, de ce qu'il donne – ou non – à voir, et du temps nécessaire pour une telle traversée.

INFOS

Artiste franco-suisse née en 1986, Maud Blandel développe une recherche chorégraphique à partir de la notion de pratique. En étudiant les évolutions d'un phénomène et en dégagant les caractéristiques et les modalités, il s'agit de saisir ce qu'un ensemble de croyances partagées produit – avant tout – sur un corps social.



I/O N°76 – 13/02/2018



Multiverse

FESTIVAL PARALLÈLE

CRITIQUES

PERFORMANCE

Multiverse

Par admin

🕒 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

Par la Troisième D, Collège Jean Malrieu, participants à l'Atelier de Regard Critique du Festival Parallèle*

« Multiverse » transporte dans un univers d'objets, un monde circulaire. La vie devant nous s'écoule en musique dans un spectacle sérieusement léger et drôle. Le quotidien devient mystère, le banal extraordinaire, comme un miroir de nos multiples sentiments.

Est-ce un enfant créateur, parfois fou et mélancolique, qui contemple de façon rêveuse une image lancinante de ses émotions ? Et cette image, est-ce son passé, ses souvenirs ou son vécu ?

Le cercle, cycle harmonieux de la vie, devient lieu de la création d'un monde rempli d'émotions. Lui devient un Dieu de chambre, crée un univers dans son espace, seul et tourné entièrement vers nous pour faire naître son œuvre. Il tourne en rond dans son monde imaginé à partir d'autres mondes, et s'il ne tourne pas rond c'est qu'il s'adresse au monde, et quel monde tourne rond ? En attendant lui nous happe, rêveur, dans sa bulle protectrice. L'adulte retombe en enfance afin de ne jamais se blesser, c'est la source de son énergie, il rejoue sa vie, se reconstruit.

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Multiverse

Genre : Performance

A consulter :

Toutes les critiques sur *Multiverse* :

Multiverse (13 février 2018)

Multiverse (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018



> Télécharger [le PDF du n°76](#)
(spécial Festival Parallèle)

Place

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES THÉÂTRE

Place

Par admin

13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

Par Jean Lapuyade, participante à l'Atelier de Regard Critique du Festival Parallèle

Gros pavé de texte jeté dans la mar(seillais)e des Bernardines. Tout le monde est élaboussé, heureusement ça sèche vite. Paraît qu'on serait tous dans une douce erreur. De celles dont on sort difficilement et uniquement pour y replonger la semaine d'après. Une impasse joliment carrelée, au fond de laquelle on découvre la longue lettre de notre hôte, engagée mais torturée, accompagnée de cinq faire-valoir, faire-présence qui se contentent de peu de place. La lecture bénéficie d'un silence d'église, délicatement troublé par les pas des actrices sur le carrelage urbain, tandis que le brûlot qui défile sous nos yeux vire peu à peu au narcissisme destructeur sur un beat de plus en plus infernal. On croirait une messe numérique qui tourne mal. Guet-apens pour le spectateur ? Jusqu'à se rendre compte que cette verve même est sans force, dans la mesure où la parole pamphlétaire qui nous frappe fait partie de l'erreur qui nous berce. Que la même volonté de puissance alimente à la fois ce ronflement psychotique et les obscurs décideurs contre lesquels il s'insurge. Que chaque compile d'indignations contre toutes les grimaces de l'injustice ne fait que s'inscrire dans la programmation sociale de nos petits bourgeois bohèmes. Tous pourris, tous satisfaits ? Et alors pourquoi ne pas rentrer chez soi, comme il nous l'est ordonné, puisqu'on a fait notre part de grogne et de repentir ? Pourquoi aime-t-on tant les crachats et l'autoflagellation ? Peut-être qu'on est un peu les masos de la culture...

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

Place

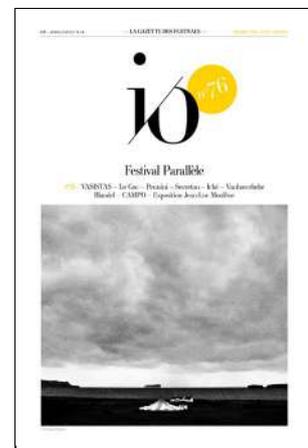
Genre : Théâtre

A consulter :

Toutes les critiques sur *Place* :

Place (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018



> Télécharger le PDF du n°76
(cénéal Festival Parallèle)

TOUCH DOWN

FESTIVAL PARALLÈLE CRITIQUES DANSE

TOUCH DOWN

Par Jean-Christophe Brianchon

© 13 février 2018 Article publié dans I/O n°76 daté du 13/02/2018

Une image, pour maltraiter les pensées et éprouver les corps sur lesquels elles se projettent : celle de trois pom-pom girls dansant alignées au cœur d'un musée dans les couloirs duquel s'exposent les artefacts d'une civilisation dont on peut se demander si cette performance ne serait pas la mise en bière. Parce que oui, comment ne pas douter de notre propre mort, alors que Maud Blandel nous invite à constater ce que l'homme a fait du monde en jetant en pâture à des yeux qui ne savent plus attendre l'image distrayante de jeunes femmes qui s'affichent sur les pelouses de stades devenus bûchers sacrificiels ? C'est en tout cas la question que la chorégraphe nous pose, mais son talent réside ailleurs. En faisant s'entrechoquer la dynamique des gestes avec la lourdeur du temps qu'incarne « Le Sacre du printemps », ce n'est pas la mort d'un passé qu'elle déplore, mais la trajectoire du possible qu'il représente qu'elle nous montre, rejoignant en cela Cornelius Castoriadis, qui parlait du passé comme d'un « indice de possibilité ». Et quoi de plus beau, alors, que d'offrir cette danse au spectateur, comme un tourbillon du devenir dans lequel il pourrait se jeter ?

EN BREF

[FESTIVAL]
FESTIVAL PARALLÈLE

TOUCH DOWN

Genre : Danse

Auteur : Maud Blandel

Mise en scène/Chorégraphie :
Maud Blandel

Distribution : Alexane Poggi,
Colline Libon, Maya Masse

Lieu : MUCEM

A consulter :

<https://www.platormeparallele.com/festival-parallele/program/touch-down-time-out>

Toutes les critiques sur *TOUCH DOWN* :

TOUCH DOWN (13 février 2018)

I/O N°76 - 13/02/2018





La Caresse du Coma ft. ANGE 92Kcal de Anne-Lise Le Gac, Festival Parallèle © Olivier Sarrazin

Critiques Danse Théâtre festival

Parallèle

Au festival Parallèle à Marseille, la jeune création affiche sa vivacité tout en revendiquant le retrait de l'interprète. Parfois jusqu'à l'effacement.

Par Claire Astier
publié le 14 févr. 2018



VOIR LE SITE
[du Festival Parallèle](#)

La 8^e édition du festival Parallèle, destiné aux metteurs en scène et chorégraphes de la relève, a sans doute commencé lorsqu'une esquisse de conversation s'est invitée parmi les spectateurs de *Place d'Adina Secretan*, que des rires, entendus ou contrits, et des soufflements agacés se sont répandus dans les gradins du Théâtre des Bernardines. Sur une scène instable recouverte de carreaux vernissés, les tentatives exploratrices des quatre interprètes devenues malhabiles, hésitantes, résonnent. Elles marchent sur des œufs, sur des morts, sur un temps mort : celui d'une dent creuse de la ville, vidée de ses habitants, en attente d'un projet de rénovation urbaine quelconque. La bande, pensive, s'installe pour ne plus bouger. Sur le fond de scène un texte défile en lettres capitales, qui « nous » est adressé par la metteuse en scène. « Théâtréuse », telle qu'elle se décrit, libre mais pas sans son kit d'adaptateurs, sociable mais pas sans sa dose d'alcool léger et festif, de gauche mais pas sans un capital symbolique la mettant à l'abri du besoin, Adina Secretan se pense comme un « nous ». Un « nous » qui participe à la gentrification des métropoles européennes et qui en bénéficie. Replié sur son propre ressassement, ce propos instaure une critique confortable nourrie de paradoxes conciliables dans l'intimité de l'auteur et l'entre-soi de la salle. Il semble pourtant nécessaire d'ériger ces paradoxes en contradictions afin d'aborder avec radicalité le vide laissé par une institution théâtrale qui définit elle-même les franges de sa remise en question. Sur scène, les corps mutiques et immobiles semblent vouloir désertir le plateau.

Effacement

Comme Adina Secretan, Edurne Rubio dans *Light Years Away*, Silke Huysmans et Hannes Vereere dans *Mining Stories*, font le choix de ne plus parler ici, ni depuis ici, mais disparaissent derrière des dispositifs multimédias qui relaient et objectivent en partie leurs propos. Le présent en train de se dire s'efface au profit d'un dispositif technique supposé neutre. Tout a déjà été dit, fait, ailleurs, et le plateau n'en relaie que les traces et émoignages, telle une chambre d'échos, une grotte dont il n'est plus acceptable que les ombres ou rythmes puissent faire illusion, fiction. Au loin, le peuple brésilien du village de Bento Rodrigues, enseveli sous une coulée de boue, lutte contre l'entreprise Samarco dont la négligence a conduit à cette catastrophe humaine et écologique en 2015. Monteuse muette, Silke Huysmans, projette des vidéos étayant différents points de vue sur l'événement. Tout aussi discrète, Edurne Rubio dans *Light Years Away* se mue en guide quasi absente de la fabuleuse grotte d'Ojo Guareña en Espagne, dont les images constituent à elles seules la pièce. Dans une salle plongée dans le noir, résonne alors la voix enregistrée de son père, l'un des découvreurs de la grotte dans les années 1960. « Dans la grotte, on parlait de choses dont on ne parlait pas dans la rue, on parlait de choses qu'on n'apprenait pas à l'école ». Tandis que la dictature franquiste musèle l'imagination, rendant le réel à sa portion congrue, la grotte devient le lieu des projections intimes et d'une construction de soi, sans contrôle.



LIGHT YEARS AWAY (Teaser) from edurne rubio on Vimeo.

Actes de présence et prises de risque

Dans *La Caresse du Coma* ft. ANGE 92Kcal, une autre grotte s'élabore sur le plateau, peuplée de personnages dont Mit En Or, Chien 14, Vierge Liquide, avatars des personnages qui prêtent à Anne-Lise Le Gac quelques-unes de leurs idées. Comme Oona Doherty dans *Hope Hunt & The Ascension Into Lazarus* ou Louis Vanhaverbeke avec son *Multiverse*, Anne-Lise Le Gac habite sa grotte en y traduisant ce qui la concerne dans un langage physique, bricolé, vivant. Sa présence s'invente sur le plateau et chaque geste nouveau semble en équilibre délicat sur la croyance en un fragile pacte : les invités joueront-ils le jeu ? Comme au curling et n'en déplaise aux cyniques, des efforts solitaires sont mobilisés pour accueillir, quoiqu'il arrive, la trajectoire qui vient. L'auteure mise et parie. Elle révèle ainsi que dire quelque chose est avant tout une affaire d'attitudes et de style, c'est-à-dire un acte de présence et une prise de risque. Pendant ce temps, au MUCEM, les pom-pom girls de Maud Blandel (*Touch Down - Time-out*) sourient inlassablement aux visiteurs, les suivent du regard et maintiennent leurs postures, parfaites petites poupées. Destinées à combler les temps morts, les suites de mouvements des cheerleaders sur le *Sacre du Printemps* s'accommodent de leurs fonctions décoratives et ne surgissent que lorsque l'attention se porte sur elles. Alors, imperturbables, elles dansent.

Si désormais ça s'invente ailleurs, le plateau n'en demeure pas pour autant un temps mort. Il révèle les échafaudages, les murs aveugles, les grottes éventrées et les galeries encore à creuser.

> Le festival Parallèle a eu lieu du 26 janvier au 3 février à Marseille

ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS



OONA DOHERTY « LIBÉRER LES RUES DE BELFAST »

Originnaire d'Irlande du Nord, la danseuse et chorégraphe Oona Doherty catalyse les maux et les violences de Belfast, ville où elle a grandi. Comme si elle voulait réparer, racheter, en tout cas revaloriser l'environnement dans lequel elle a toujours évolué, elle ré-enchanter les *townlands* nord-irlandais à l'aide de spectacles croisant danse, performance et poésie sonore. De passage au festival Parallèle à Marseille il y a quelques semaines, elle a présenté au Théâtre Joliette le double solo *Hope Hunt and The Ascension into Lazarus*. Regard brûlant, cheveux tirés en arrière, survêtement ample et chaîne en or autour du cou, la danseuse et chorégraphe met en scène une masculinité outrancière, une haine insidieuse, pour conjurer l'oppression exercée sur la jeunesse par la violence politique et sociale. Oona Doherty a accepté de revenir avec nous sur la naissance de ce projet au long cours et nous parle des enjeux de sa pratique artistique.

Votre solo *Hope Hunt and The Ascension into Lazarus* s'inscrit dans un projet au long cours, *Hard to be soft - A Belfast prayer in four parts*. Comment s'est dessiné ce projet ?

Hope Hunt était en quelque sorte le prologue de *Hard to be Soft*. Je n'avais pas vraiment prévu la chose de la sorte mais finalement c'est sorti comme ça. *The Ascension*, c'est la transition et *Lazarus and the birds of Paradise*, c'est la scène finale de *Hope Hunt*... et aussi la première scène de *Hard to be soft - a Belfast Prayer* ! Toutes mes précédentes performances ce retrouvent dans ce projet qui suit les aventures hallucinées et science-fictionnelles d'un même personnage jusqu'au Nirvana... Mener à

SALKA ARDAL ROSENGREN « SE METTRE AU DÉFI LES... »



APOLLON MUSAGÈTE, LE BALLET FEMINISTE DE FLORENTINA...



ANTONJA LIVINGSTONE « DÉCOLONISER LA... »



LAETITIA DOSCH « LA JOIE EST UNE FORCE... »



DOMINIQUE GILLIOT « C'EST AUSSI UN CHOIX DE MONTRER AU... »



bien ce projet a été très difficile pour moi, car c'était la première fois que j'ai dû faire appel à des collaborateurs. J'ai dû passer d'une forme solo à une forme collective avec une douzaine de personnes. Je n'avais jamais vraiment travaillé avec un compositeur, un chargé de production, tant des financeurs et de lieux de représentation. J'étais terrorisée et cette peur était très pesante, comme du béton encore humide duquel il fallait que je m'extraie. Mais j'ai réussi à constamment garder en tête les raisons qui m'ont poussée à entamer ce travail, ce désir de libérer les rues de ma ville et ses gens des mauvaises énergies. J'ai pu conserver toute ma motivation, mais maintenant il ne s'agit plus de savoir si le spectacle est bon ou pas, si les critiques l'apprécient ... qu'ils aillent se faire foutre. Ce qui me préoccupe, c'est de faire en sorte que le projet permette à l'équipe de s'aimer, de construire une famille. On ne vit qu'une fois putain.

Comment est né ce premier solo *Hope Hunt* ?

En 2013, avec Neil Brown, nous faisons partie de l'équipe de création de *Tundra* (2014) avec la chorégraphe Emma Martin. Nous travaillions sur un poème dans lequel il était question d'une Ford bleue en flammes, et nous discutons beaucoup, de Wolfgang Tillmans, de Belfast, de Glasgow, de William Burroughs, des années 90, de l'école, de l'alcool, des drogues, des modes de notre enfance, des paons, de la fierté, de la douleur, des logements sociaux, de la glamourisation de la classe ouvrière à travers la mode, du film *La Haine*, de la santé mentale, de l'addiction et de plein d'autres sujets. Puis je me suis lancée seule dans une sorte de collage poétique à propos de tout ça. Neil et moi avons créé le spectacle ensemble, j'étais chorégraphe, il était interprète. Nous l'avons joué deux fois comme ça, mais Neil était vraiment trop pris par ses engagements auprès de la compagnie de Wayne Mc Gregor... J'ai donc fini par le remplacer au plateau.

Quelles places tiennent la musique et la voix dans cette performance ? Comment ces médiums interagissent-ils avec la danse ?

Je ne fais jamais vraiment de choix dans le travail, j'essaie de suivre mes intuitions pour ne pas sombrer dans une danse d'égo-Instagram hermétique et esthétique. J'essaie juste de mettre en branle l'empathie du public, de partager les joies comme les douleurs : la musique, le son, la voix, le rythme sont les choses parmi les plus puissantes qui existent. Il y a très longtemps, dans l'antiquité par exemple, la musique et la danse étaient davantage entrelacés et sans doute est-ce la philosophie et la religion occidentales – le cartésianisme par exemple – qui les ont séparées, pour pouvoir écarter l'idée de corps. Et dans la scène théâtrale contemporaine au Royaume-Uni, la voix est surexploitée et le corps sous-exploité. Il a donc fallu que nous, les danseurs, commençons à hurler pour obtenir plus de moyens et avoir la chance de travailler avec de vrais compositeurs, dans le but de raviver cette relation sensorielle entre musique et danse, pour moi si pure et satisfaisante...

De plus, vous associez musique sacrée et langue argotique...

Je me suis laissée influencée par des artistes comme Kate Tempest, avec son poème *Brand New Ancients* dans lequel elle transfigure le quotidien en divin (*Kate Tempest est une auteure, poète et musicienne hip-hop originaire d'un quartier populaire de Londres, ndlr*). La musique sacrée est si belle, si épique. En Irlande, elle est teintée d'une connotation particulière, car beaucoup de gens ici sont pieux et trouvent dans les dieux, les églises et la vie sociale qui en découle un certain réconfort. Personnellement, je pense que nous avons été abusés par l'Église. Aujourd'hui en Irlande du Nord, il est impossible pour une femme d'avorter, il est illégal de se marier avec une personne du même sexe, et les hommes gays ne peuvent même pas donner leur sang. L'église produit pourtant un art et une musique magnifique. Profaner l'art sacré, c'est une petite vengeance.

Comment est née la pièce qui a suivi *The Ascension into Lazarus* ?

DOMINIQUE GILLIOT « UN ARTISTE, C'EST UN... »



JAN LAUWERS « LE POÈTE AVEUGLE EST UNE... »



FRANK WILLENS « PRODUIRE DES FRACTURES ET CREUSER »



On m'a proposé de produire une courte pièce dans le cadre d'un événement à Belfast. Au départ, je souhaitais travailler sur quelque chose de plus doux et j'ai commencé par essayer de bouger lentement, doucement... mais je sortais tout juste de la création de *Hope Hunt*, qui était encore brûlant dans mes veines, donc au final *Lazarus* est une sorte de *Hope Hunt* en version *shooter* de vodka distillée.

Sur le plateau, vous êtes traversée par une multitude de corporéités. Comment s'est fait ce travail d'imprégnation ?

Je regarde beaucoup de vidéos sur internet, comme tout le monde. Pendant une période par exemple, j'étais fascinée tout à la fois par le hip-hop, le voguing, le crump, le break, le chamanisme, les danses traditionnelles rituelles, les convulsions épileptiques... En fait j'étais impressionnée par tous les gens qui performent la vulnérabilité et la fierté dans un seul et même geste. Donc j'ai travaillé en observant, en sentant, en me laissant affecter. Ma méthode de travail c'est « on doit faire le job : produire du mouvement ». Et pour moi, si on performe la chose de façon assez sincère, alors les sentiments s'y engouffrent. Ça me fait beaucoup penser au travail de clown. J'ai eu un professeur qui enseignait une technique de jeu basée sur l'incarnation : si tu crois assez fort à ton imagination, alors ton corps va naturellement prendre la forme de cette pensée. Il n'est pas question de prendre des photos et de stocker des données sur les gens, il s'agit simplement de penser à quelque chose et de laisser faire son corps. Pour danser, il faut muscler son imagination. Je suis vraiment sujette à la paranoïa, à l'anxiété, et à la dépression, alors si je ne travaille pas suffisamment ce muscle, il peut se distendre et se tordre méchamment.

À l'image de votre vocabulaire gestuel, vos costumes empruntent également dans les vestiaires des sous-culture urbaines...

Concernant les vêtements, le style des gens est souvent très fortement rattaché à leurs goûts en matière de musique. Ceux qui adorent le *heavy metal* s'habillent différemment de ceux qui vont en *rave* par exemple. J'ai fait des recherches à propos des jeunes hommes qui écoutent de la musique électro, de la *rave music*. Ils choisissent tous de porter des survêtements de sport mais chaque pays a un style un peu différent : les garçons d'Europe de l'Est sont influencés par la mode italienne, dans le choix de leurs chaussures notamment, donc leurs baskets sont plus fines, plus vernies, ce sont presque des souliers. Sur les îles britanniques, les *ravers* sont plus volontiers influencés par les *mods*, ils portent des marques comme Fred Perry ou Adidas...

Mais je pense que les effets de mode ont des conséquences nuisibles sur les artistes et les arts. En 2016, juste après les premières dates de *Hope Hunt*, il y a un eu retour des années 1990 dans la mode et les *hipsters* de la classe moyenne se sont mis à acheter des baskets de *ravers*. L'apogée de cette tendance est à mes yeux le *Faust* d'Anne Imhof au pavillon Allemand à la Biennale de Venise. Dans un lieu aussi chic, aussi bourgeois qu'une galerie d'art, elle a amené des gamins désenchantés en *sportswear*. En tout cas, cette vogue a opéré un retournement de l'image sociale associée au survêtement de sport, qui s'est esthétisé et glamourisé pour une certaine frange de la population branchée... Désormais, le *sportswear* n'est plus une exclusivité de la jeunesse de la classe ouvrière, au contraire, il est devenu un symbole de la gentrification.

Alors comment cette allure là s'est-elle imposée dans le solo ?

Quand j'ai créé *Hope Hunt*, je n'étais pas vraiment consciente de tout ça. J'avais travaillé à une version unie, une sorte d'uniforme bleu marine dans la matière des survêtements de sport. L'idée d'un uniforme, ça pouvait aussi évoquer les mondes carcéral et hospitalier. Et quand l'uniforme bleu marine devient blanc, c'est dans l'idée d'une mort existentielle. Le Chasseur meurt puis revient à la vie dans les limbes blanches. C'est aussi un clin d'oeil au travail du plasticien Ryan Gander, *This Consequence* (Pour cette pièce créée en 2005, Ryan Gander fait porter à un membre de l'équipe du musée dans lequel il est exposé un survêtement Adidas blanc sur lequel sont brodées des tâches de sang à la manière

des stigmates christiques, ndlr). Lorsque je cherchais mon costume blanc, je suis tombée sur son travail, je lui ai écrit, mais je n'ai jamais eu de réponse. J'aurai adoré pouvoir discuter avec lui de *Hope Hunt* et du potentiel artistique des survêtements. Mon rêve, c'est de boire une pinte avec Ryan Gander et Wolfgang Tillmans !

Aux vues de ces préoccupations sociales qui secouent votre pratique, il n'est pas étonnant de voir que vous menez parfois des ateliers auprès de personnes marginalisées ...

Ca arrive en effet, je pense notamment à mon travail à la prison de Hydebank Wood (Irlande du Nord), en 2016, mais c'était presque un échec pour moi. C'est vraiment pas la même chose d'être chorégraphe/danseur ou d'être médiateur à l'occasion de ce type d'atelier. Mais j'aurai adoré faire plus d'ateliers en prison, dans des établissements pour jeunes délinquants ou des centres de réinsertions, pour m'améliorer, comme un défi personnel. Ça me permettrait vraiment d'apprendre de nouvelles choses : j'aimerais faire en sorte que l'art circule mieux entre les humains, qu'il ne reste pas cantonné à la classe moyenne, pour essayer de comprendre quelle est sa réelle utilité.

À votre avis, quel est justement le rôle d'un artiste dans notre société contemporaine ?

Je pense que le rôle d'un artiste, c'est d'essayer de traduire de la façon la plus claire possible ce qu'il a à l'esprit, pour le rendre accessible aux autres. Mais un artiste, c'est avant tout un individu comme tout le monde ... et nous sommes tous affectés par le climat social et politique qui nous environne. Tout ça ressort forcément quand on pratique un art. Ton job quand t'es artiste, c'est d'être honnête avec toi même, avec ton toi passé et ton toi futur, plutôt que ton toi idéal. Quand je vois les égos des danseurs sur *Instagram*, quand je les vois exhiber leurs corps et leurs visages comme des mannequins, je me dis « il ferait mieux de danser... ». Pour moi, c'est bien plus intéressant d'apercevoir l'âme de quelqu'un, la personne vraie, la bonne comme la mauvaise, honnête avec ses propres sentiments. La vie est brutale, les sentiments le sont aussi.

Photo © Maria Folconer

Tournée : Le 17 mars 2018 au Festival Artdanthé / Théâtre de Vanves

Par François Maurisse & Wilson Le Personnic

Publié le 26/02/2018

<http://maculture.fr/entretien/oonadohertyhopehunt/>



ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS



MULTIVERSE, LOUIS VANHAVERBEKE

Si la porosité entre danse et arts visuels n'est plus à démontrer tant les collaborations entre chorégraphes et plasticiens fleurissent, les plateaux de danse deviennent également aujourd'hui de nouveaux terrains d'expérimentations pour des artistes dont les travaux sont habituellement présentés dans des musées et des galeries. Ainsi productrice de formes hybrides (qui restent cela dit encore exceptionnelles) une nouvelle génération d'artistes issus d'écoles d'arts est en train de faire son entrée sur les scènes de danse, à l'instar du jeune flamand Louis Vanhaverbeke qui signe avec *Multiverse* un solo fortement marqué par une approche dénuée de tout ancrage disciplinaire, entre danse et arts plastiques.

« Lorsque j'étais étudiant aux beaux arts, j'étais catégorisé comme le danseur du groupe, puis lorsque je suis rentré dans une école de danse, j'étais considéré comme le plasticien de service ». Ce statut ambivalent du plasticien qui fait danser les objets et du chorégraphe qui fait des installations, Louis Vanhaverbeke en joue volontiers. Lorsqu'il parle de son espace de travail, l'artiste jongle entre les termes « atelier » et « studio », ce qui vient d'autant plus brouiller l'ancrage disciplinaire de sa pratique. Ce jeune flamand est d'ailleurs aujourd'hui artiste associé au Centre d'art Campo à Gand et au Beursschouwburg à Bruxelles, deux structures encourageant les pratiques situées à la croisée des disciplines.

Avec pour seul partenaire un bric à brac hétéroclite d'objets en plastique (des seaux, un arrosoir, un parapluie, un entonnoir, un skate, une mappemonde gonflable, des équipements ménagers, des guirlandes de fanions multicolores), l'artiste élabore une partition astucieuse et

TAKE THE FLOOR, MICHEL FRANÇOIS & LÉONE FRANÇOIS...



ROBERT&FRANK FRANK&ROBERT « L'HUMOUR...



FANNI FUTTERKNECHT « MES SCULPTURES SONT...



ALEXANDER VANTOURNHOUT « UNE AUTOBIOGRAPHIE DU...



JOCELYN COTTENCIN « J'AI UNE LONGUE HISTOIRE...



pittoresque. « *Lorsque j'étais beaux arts, j'étais plutôt intéressé par le fait d'être l'opérateur de mes installations, ça ne m'intéresse pas de faire une installation et de la laisser pendant deux mois dans un musée ou une galerie* ». Dans la veine des vidéos de Peter Fischli et David Weiss, l'artiste détourne ici avec humour et ingéniosité les objets qui passent entre ces mains, des objets qu'il voit d'ailleurs comme des ready made, n'hésitant pas à convoquer la figure de Marcel Duchamp lorsqu'on lui demande comment il sélectionne les matériaux avec lesquels il travaille : « *Comme lui, je ne cherche pas des objets, les objets me trouvent* ».

Ces objets, l'artiste les collectionne, les chine dans des brocantes ou les déniche dans des magasins spécialisés « *J'ai une connexion assez intuitive avec les objets que je trouve (...). Je ne m'intéresse pas forcément à leur forme mais plutôt à l'interaction que je peux avoir avec eux, le potentiel live qu'ils peuvent avoir* ». Dans *Multiverse*, Louis Vanhaverbeke s'éprend également d'un accessoire en particulier, le tourne-disque, qu'il n'affectionne « *pas spécialement pour la musique, mais plutôt pour l'objet en lui-même, qui tourne inlassablement autour de lui-même* ». Pas étonnant de le voir alors rythmer la performance avec des intermédiaires musicaux, à la façon d'un DJ inexpérimenté muni d'une collection de vinyles colorés. Comme le disque sur la platine, l'artiste tourne avec frénésie, sans perdre haleine, autour de ses objets disposés en cercle. Le motif cyclique se déploie ainsi sur plusieurs niveaux, dans un mouvement revenant systématiquement à son point de départ.

Louis Vanhaverbeke manipule aussi les mots, avec la même habileté que les objets. En guise de prologue, il brosse avec *flow* une origine du monde syncrétique à partir de textes cosmogoniques qu'il compile sous la forme d'un medley improbable : Bible, Yi King, Coran, mythes nordiques... Il reprendra ensuite le micro, le temps d'une césure dans sa course effrénée, pendant laquelle il interprète une mélancolique cover du célèbre *Fallin'* d'Alicia Keys, puis lors du fiévreux épilogue, sorte de slam déployant une verve assurée, dans lequel l'artiste se livre sans pudeur sur les doutes et les âpretés qui l'habitent. « *Ce qui m'intéresse dans la performance, c'est cette frontière qui disparaît entre fiction et réalité, et le spoken words est une manière pour moi de m'ouvrir au public* ».

Au milieu de ce capharnaüm méticuleusement élaboré, la silhouette longiligne de Louis Vanhaverbeke détonne et prête à sourire : « *L'humour permet d'équilibrer les idées très conceptuelles et à première vue hermétiques, l'humour est un moyen d'avoir de l'oxygène, de respirer...* » confie-t-il. Derrière cet aspect foutraque et faussement bricolé, l'artiste élabore avec précision une succession de tableaux ingénieux et sensibles. On ne peut que saluer l'efficacité et la simplicité avec lesquelles l'artiste parvient à rendre poétiques des objets et des actions, aussi vernaculaires et anodins soient-ils.

Vu à Montévidéo dans le cadre du festival Parallèle à Marseille. Conception, chorégraphie, interprétation Louis Vanhaverbeke. Dramaturgie Dries Douibi. Conseil Matias Daporta. Photo © William van der Voort.

Les 9 et 10 juin aux Rencontres chorégraphiques internationales / La Commune à Aubervilliers

Par Wilson Le Personnic

Publié le 26/02/2018

<http://maculture.fr/danse/multiverse-louis-vanhaverbeke/>

FÉVRIER 2017 : LES RENDEZ-VOUS



BOUND, STEVE PAXTON / JURIJ KONJIAR



À LA RECHERCHE DU _____,
BRUNO FREIRE





ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS



À LA RECHERCHE DU _____, BRUNO FREIRE

À São Paulo, Bruno Freire sortait souvent à la tombée de la nuit sillonner pendant de longues heures les rues labyrinthiques de la ville. Lorsqu'il est arrivé en France pour suivre la formation ex.er.ce à Montpellier, le chorégraphe brésilien a gardé cette habitude : « Une nuit, alors que je marchais dans les rues de la ville à la recherche d'un endroit où danser, j'ai lancé un feu d'artifice » se plaît-il à raconter avec une certaine candeur. Cette action poétique de noctambule a suscité chez lui un vif désir : celui de retrouver ce sentiment d'épiphanie indicible, de partir à la recherche d'une sensation, d'un concept dont les contours restent toujours troubles : le merveilleux.

Si Bruno Freire à longtemps invité d'autres personnes à partager son travail de recherche, l'artiste est aujourd'hui seul sur le plateau. Le visage recouvert d'or, dans un espace dépouillé de tout décors, seulement accompagné par des textes projetés au dessus de lui, qui viennent soutenir ses actions et tenter d'éclaircir autant que faire se peut sa pratique et sa démarche. Il s'est en effet imprégné de textes au sujet du merveilleux, notamment piochés dans l'opéra baroque et chez André Breton. Il n'hésite pas à faire d'un extrait du Premier manifeste du surréalisme un mantra qui l'accompagne : « le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau ». Définition vacillante du terme, utilisation incertaine : cette opacité du sujet le pousse même à oblitérer le terme « merveilleux » dans le titre de sa performance.

7 PLEASURES, METTE INGVARSEN



TO COME (EXTENDED), METTE INGVARSEN



VANIA VANEAU « UN ARTISTE DOIT ÊTRE POREUX À CE QUI SE... »



INSIDE, BRUNO LATOUR & FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI



MÉMOIRE ET HÉRITAGE : QUAND L'HISTOIRE RESTE VIVACE



Sur le plateau, les actions s'enchaînent sans relâche et avec entrain : l'artiste fait du *hula hoop* avec un cerceau serti d'un feu de Bengale étincelant, jette dans les airs un seau entier de confettis brillants, gonfle un ballon de baudruche jusqu'à la limite de l'explosion, agite des rubans de gymnastique rythmique façon *Danse Serpentine* de Loïe Fuller, disparaît derrière un coussin d'air géant couleur or qui recouvre tout le plateau... autant de manipulations d'objets qui possèdent chacune un certain potentiel spectaculaire mais qui n'atteignent pourtant jamais l'acmé tant désirée. Ces micro-événements, ces épi-phénomènes performatifs ne permettent jamais l'épiphanie. « *Ce personnage, c'est une sorte d'idiot, une figure sans attache qui dérive à la recherche du merveilleux* » ajoute Bruno Freire. Comme la version contemporaine d'un personnage de Gustave Flaubert, il tente, rate, rate mieux, dans une naïveté agitée, jamais abattu, sans se poser de question.

Cette figure qui cherche inlassablement, le chorégraphe la compare à celle du *picaro*, antihéros très présent dans la culture latino-américaine, qui évolue souvent en marge de la société et de ses codes. Le chorégraphe semble se retrouver dans le caractère de ce personnage populaire : « *C'est une sorte de personnage qui passe à travers plein de couches de la société. Lorsque je suis arrivé en France, puis lorsque je me suis installé en Belgique, j'ai comme traversé une multitude de contextes différents. Le danseur doit souvent voyager, être artiste aujourd'hui, c'est être toujours en déplacement...* » Malgré l'ambition et l'énergie déployée par ce personnage picaresque, chacune de ses actions est irrémédiablement vouée à l'échec. Mais l'échec fait partie de la recherche souligne le chorégraphe : « *C'est une sorte d'éloge de l'échec, l'échec fait partie de la vie d'un artiste* ».

Et si justement le merveilleux se trouvait dans l'insouciance ? Et si la réponse à cette interrogation se trouvait dans une forme d'abandon ? La performance de Bruno Freire aboutit finalement à un temps de fête sur le plateau. Rejoint par un DJ, l'artiste finit par inviter les spectateurs à venir en masse, avec lui, s'abandonner à la musique et la danse. L'artiste confie d'ailleurs avoir une pratique régulière de la fête, notamment pendant les soirées underground organisées par le collectif brésilien Voodoohop : « *La fête est très présente à São Paulo... Danser ensemble, pratiquer la danse, c'est aussi trouver sa place dans le monde...* ». Echaudée par les *beats* electro du DJ Ricardo Vincenzo et par les ondulations collectives du groupe, la communauté réunie sur le plateau semble lâcher prise dans une euphorie collective. La sentence « *Les fêtes ont la puissance de rompre la monotonie de l'existence (...)* Seul le merveilleux nous unit sociologiquement, philosophiquement, économiquement » est projetée au dessus d'elle. On le sait, la danse stimule le corps, libère des endorphines et par la même provoque un sentiment de bien être. Alors peut-être là, se trouve l'amorce d'une réponse possible à cette recherche. S'il se fatigue dans la quête, Bruno Freire tente de nous proposer une réponse simple à une problématique difficile à démanteler : sans doute est-ce dans cet épuisement, dans l'interrogation existentielle collective que se trouve véritablement le sentiment du sublime ?

Vu au Théâtre des Bernardines dans le cadre du festival Parallèle à Marseille. Concept et performance Bruno Freire. Assistanat Manon Santkin. Conseil artistique Laurent Pichaud et Tarina Quelho. Création lumière Estelle Gautier et Bruno Freire. Création sonore Ricardo Vincenzo. Photo © Bruno Freire.

Le 28 avril, La Raffinerie à Bruxelles / Festival Legs

Par Wilson Le Personnic

Publié le 15/03/2018

<http://maculture.fr/danse/recherche-bruno-freire/>

MULTIVERSE, LOUIS VANHAVERBEKE



COLD BLOOD, MICHÈLE ANNE DE MEY, JACO VAN DORMAEL / ...



MOHAMED EL KHATIB « LA FICTION DU...



Presse nationale

—

radio

ART ET CRÉATION

UNE SAISON AU THÉÂTRE par Joëlle Gayot

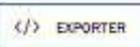
LE DIMANCHE DE 15H30 À 16H00



“Tous les spectacles parlent du genre”

25/02/2018

30 MIN



Ouvrons aujourd'hui deux pages conjointes de notre encyclopédie mouvante du théâtre : le masculin et le féminin. Mouvantes, ces catégories le sont aussi, dans la vie, sur scène. Notre invité, chercheur, éclaire des pièces qui réfléchissent ce souci du genre : elles le reflètent et elles le pensent.



Oliver Py joue Miss Knife, son double féminin, “Les premiers adieux de Miss Knife” - Crédits : Rebecca Greenfield / Opus 64

Presse locale

—

presse écrite

"Parallèle", le festival si radical de la jeune création

A partir du 26 janvier, la 8^e édition du rendez-vous hivernal irriguera la ville

Radicalité, le terme sied bien au festival Parallèle et dans la bouche de Lou Colombani qui l'emmène depuis huit éditions, cette radicalité (inspirée par l'auteur Marie-José Mondzain) est à l'origine même du festival : il faut la "sauver" pour réinventer notre présent. C'est ce que la programmation de cette "plateforme parallèle" qu'elle anime promet. Car sa vocation d'accompagnateur artistique au long cours se double chaque année d'un volet festivalier, ouvert, partageur, dynamique et toujours dédié à la jeune création internationale. Alors, cette année encore "pas de thématique" dit la programmatrice, mais une proposition de cheminement à travers de formes nouvelles. "Parallèle c'est une aventure pour les artistes et les spectateurs", précise Lou Colombani qui invite les curieux à explorer la richesse et la variété des inventions du moment, celles qui convoquent des questions liées au corps, à la mémoire et aux libertés sous toutes leurs formes.

Ce festival qui ose, d'une dimension stable avec son budget limité (165 000 euros), s'ouvrira à la librairie Maupetit par une exposition conçue avec Ecole nationale supérieure de photographie d'Arles (jeudi 18 janvier à 18h) et se poursuivra jusqu'au 3 février.

Le lancement aura lieu le 26 janvier à la Gare Franche au cours d'une *Tøy Party* emmené par les poètes un peu barrés du Détachement international du Muerto Coco qui résumera l'événement en trois mots : "la vie, la mort, la joie". Le lende-



"La divine comédie", un spectacle très attendu à voir au théâtre du Gymnase. Cette création du Vasistas theatre group d'Argyro Chioti est un road-trip inspiré de Dante.

/ PHOTO STAVROS HABAKIS

main au théâtre du Merlan, la soirée d'ouverture propose un voyage entre les mines du Brésil et les chorégraphies de Francesca Pennini.

Parmi les lieux explorés par le festival, le studio Fotokino et le Frac accueilleront Eric Minh Cuong Castaing qui y proposera une performance entre un robot et une jeune danseuse pour nous faire réfléchir sur le corps du futur. Le chorégraphe désormais basé à Marseille dévoilera également une étape de sa création *L'Age d'or* prévue pour le

festival de Marseille : une recherche autour de "la puissance du cinéma".

Parmi les rendez-vous insolites, le cabinet de curiosités (*Multiverse*) du belge Louis Vanhaverbeke, la pièce sonore pour un seul spectateur ou le remarquable et rageur *Place*.

Du côté des artistes suivis par Parallèle et attendus cette année, on retrouvera le Vasistas theatre group d'Argyro Chioti (*La divine comédie* au théâtre du Gymnase), et Sandra Iché qui créera *Droite-gauche*,

comme une mise en abîme des jeux de pouvoir (au théâtre Joliette). La performeuse Anne Lise Le Gac se réinventera à Montévidéo et Maud Blandel s'invitera au Mucem pour *Touch Down*. Le festival viendra se clore par une fête au 3013 (58 rue de la République), non sans avoir fait éclater pendant une belle semaine ses expérimentations scéniques détonnantes.

G.G.

04 91 99 00 27, plateformeparallele.com

26 ÉVÉNEMENTS

Éloge de la radicalité

Parallèle annonce une 8^e édition qui va mettre en synergie les théâtres de Marseille, et la jeune création



Adina Secretan, Place © Sylvain Chabot

Parallèle n'est pas un festival comme les autres, mais un moment de visibilité pour les compagnies et les artistes accompagnés par *Parallèle* (ex *Kom'n'act*), plateforme de production dirigée par **Lou Colombani**. Le festival prône sans complexe la radicalité, prend le risque de la défaite, et des réussites les plus triomphantes, parce que mettant en lumière des formes nouvelles, hors formats, hors circuits. *Parallèle* accompagne les projets depuis leur élaboration jusqu'à leur création, puis leur diffusion, du concept jusqu'à la monstration et la médiation auprès du public, des programmeurs, des commentateurs et des institutions. Un échelon précieux, d'autant que Lou Colombani a fait preuve depuis 8 ans de la pertinence de ses choix, et du sérieux de son accompagnement. C'est pourquoi aujourd'hui la plupart des théâtres marseillais accueillent, coproduisent ou diffusent, à la mesure de leurs moyens, ses propositions. Qui trouvent ensuite, souvent, d'autres diffuseurs, dans la région ou ailleurs. Ce qui est proposé lors du **Festival Parallèle** concerne donc les professionnels, mais aussi un public qui n'a pas froid aux yeux et accepte d'être emmené hors des terrains lisses. Une occasion, en particulier pour les jeunes, d'être étonnés, et concernés aussi par des problématiques et des langages de leur âge et de leur temps.

À noter, parce que ce n'est pas si fréquent y compris dans les festivals de jeune création, une forte présence de femmes artistes. Et à côté du théâtre, des performances et de la danse qui demeurent l'axe fort du festival, des propositions *parallèles* :

-une **exposition photo** à la **Librairie**

Maupetit et au **Théâtre des Bernardines**, donnant à voir les *Territoires parallèles* de 5 jeunes artistes passés par l'École Nationale Supérieure de Photographie d'Arles (ENSP) : 3 Colombiens et 2 Françaises, pour dire les mutations d'un pays (du 18 janvier au 17 février) -la **projection** le 28 janvier de 3 films courts, récents, de jeunes réalisateurs au **Cinéma les Variétés**, une programmation élaborée avec le FID sur des rapprochements incongrus : l'écoute de sons opposés (*La Barque Silencieuse*, **Julie Chaffort**), l'étude comparée des antipodes que sont l'Indonésie et la Colombie (*As far as we could get*, **Ivàn Argote**), ou Rameau dansé en Krump (*Les Indes Galantes*, **Clément Cogitore**)

-un **atelier de regard critique**, mené en partenariat avec le Collège Jean Matrieu, Aix Marseille Université et la revue *I/O Gazette*, dont la restitution aura lieu le 3 février au **Conservatoire**

-un « **Lab** » chorégraphique avec **Bruno Freire**, un **atelier de pratique pour enfants**, et des « **bords plateau** » avec le **groupe Vasistas** (le 1^{er} février) et **Sandra Iché** (le 2 février)

Autant de portes d'entrée nouvelles vers la programmation de spectacles vivants.

◆ AGNÈS FRESCHÉL ◆

AU PROGRAMME

◆ L'avant première de la *Tôy-Party de Muerto Coco* pour lancer le festival à **La Gare franche** avec des jouets d'enfants, de la poésie contemporaine et le bruit du monde (le 26 janvier). Une étape de travail importante pour le collectif marseillais, avant la création en mai de ce qui sera pour eux « *une grasse production, sur la vie, la mort, la joie, en espace public, avec Bloom Box et Prépus & son panda* ».

◆ *Mining story*, un solo muet de **Sylke Huysmans** qui accompagne son enquête sur la catastrophe écologique, économique et humaine du Minas Gerais, un état brésilien ; suivi dans la même soirée, le 27 janvier au **Merlan**, de *10 Miniballetti* de **Francesca Pennini**, entre gymnastique et danse, enfance et rêve...

◆ Aux **Bernardines**, le 30 janvier **Place**, un cri rageur d'**Adina Secretan** sur la surpopulation et le manque d'espace ; la création de **Bruno Freire** qui part à la recherche du merveilleux, utopie nécessaire (le 2 février) ; le **Vasistas group théâtre** (**Argyro Chioti**) qui tente la *Divine Comédie* au **Gymnase**, une grande forme où un quatuor à cordes tiendra la place centrale (le 1^{er} février)

◆ Au **FRAC** et à **Fotokino** **Eric Minh Cuong Castaing** confrontera une enfant à un robot (*Lesson of Moon*, le 31 janvier et le 2 février) ; le **Mucem** se penchera avec **Maud Blandel** sur les pom-pom girls américaines, et **Montévidéo** accueillera tous les soirs les performances de **Louis Vanhaverbeke**, **Ernest Bergez & Pauline Simon**, **Begüm Erçiyas**, **Édurne Rubio** et **Anne Lise le Gac**.

◆ À ne pas manquer, la programmation de **La Joliette** : *Gauche/Droite* de **Sandra Iché** (voir p.51) et le 3 février l'Irlandaise **Oona Doherty** pour clôturer le festival par une performance sur la colère de Belfast, et la masculinité. Avant un DJ set de **Rory More** et **Waterproof**, rencontre de l'Irlande et de Marseille.

◆ A.F. ◆

Festival Parallèle
26 janvier au 3 février
Divers lieux, Marseille
◆ plateformeparallele.com

28 ÉVÉNEMENTS

Nuits fécondes

La nuit, ce n'est pas fait pour dormir, tous les lecteurs invétérés et les penseurs au clair de lune le savent bien. Pour faire se rencontrer les passions et multiplier les découvertes, le **ministère de la Culture** puis l'**Institut Français** proposent chacun « leur » nuit.

La 2^e **Nuit de la Lecture** se tiendra dans toute la France métropolitaine et en Outre-mer le 20 janvier, dans les bibliothèques et librairies, avec jeux de mots, lectures, débats, rencontres avec des auteurs jusque tard dans la soirée. Si on se tient à ce qui est proposé en Paca, on pourra se laisser entrainer dans une Murder party (l'anglicisme a droit de cité au pays de la lecture) à la **médiathèque Jean Tortel** de Sorgues, aux côtés de la Cie **En décalages**. À la **médiathèque de Callian**, les plus petits pourront préparer une **Soupe au caillou** (référence au célèbre ouvrage d'Anais Vaugelade) en écoutant lire des contes – à condition d'apporter son légume pour enrichir le breuvage. À Mouans-Sartoux, on pourra découvrir la médiathèque sous une nuit différente : jusqu'à minuit, tous les espaces seront occupés pour une soirée de découverte du lieu à travers de nombreuses animations («speedbooking» – décidément !...), ambiance

musicale, jeux, tournoi de jeux vidéos, bar à vin : le livre est là où on ne l'attend pas). À Marseille, c'est la **librairie Maupetit** qui s'illustre avec trois événements : la lecture d'extraits de la pièce inédite *Le cœur a ses raisons* d'**Antonio Carmona** par les élèves du Conservatoire, des extraits de *Poème bleu* de **Samuel Steiner** lus par **Wilma Levy** de la **Compagnie des Passages**, et l'exposition de photos *Territoires parallèle(s)* en partenariat avec l'**ENSP d'Arles** et le **Festival Parallèle** (voir p. 26). N'oublions pas les lectures érotiques à **La Bojaïte** de Marseille : lectures, chansons, vidéos, performances. La lecture, cela peut mener loin, et ça aussi c'est bien connu.

Cinq jours plus tard, la 3^e **Nuit des idées** réunira, dans plus de 50 pays mobilisés, des artistes, chercheurs, décideurs autour du

thème « *L'imagination au pouvoir ?* », rappelant ce slogan répété à l'envi pendant Mai 68, et posant la question de ce qu'il reste encore



Territoires parallèles, Laura Outhonor, Accidents géographiques

ALERTE AU MUCEM



Storymix, Mésaque © Mucem

En attendant Picasso qui débute mi-février, les visiteurs vont sans doute courir voir *Roman-photo* (lire p 8) ; mais au Mucem, il y a toujours un programme culturel en complément des expositions : ne le manquez pas ! Le 20 janvier, une journée de rencontres est prévue autour d'un atelier participatif mené avec **Des livres comme des idées**, ayant abouti à la création de plusieurs romans-photos affichés dans les bus et aribus de Marseille. La Cie **Didascalies & Co** en a tiré un spectacle, *Le Livre*, et pendant que les parents découvriront tout cela, les enfants pourront fabriquer leur propre ouvrage dans les espaces jeunesse nouvellement ouverts. Le 2 février, la traditionnelle **Nuit vernie** sera l'occasion, après une visite nocturne du musée, d'écouter un « roman musical » conçu par la compositrice et DJ **Piu Piu**. Le lendemain, l'exposition *Nous sommes foot* jettera ses derniers feux avec une performance signée **Maud Blandel**, dans le cadre du **festival Parallèle** (lire p 26) : ses danseuses joueront le rôle de *cheerleaders*, ces enthousiastes supportrices américaines.

Le clou de la période ne sera pas en lien direct avec les collections du Mucem, mais bien en prise avec les enjeux contemporains. Dans la foulée du *Salon du livre des lanceuses et lanceurs d'alertes* qui s'est tenu à Paris début décembre, un **Forum des lanceurs d'alertes** aura lieu le 25 janvier, dans le cadre d'une **Nuit des idées**. Plusieurs tables rondes sont au programme, un espace Agora, et même un atelier du lanceur, si vous souhaitez vous lancer dans la carrière et évoquer des faits qui vous paraissent contrevenir à l'intérêt général. Edward Snowden ne sera -hélas !- pas présent, mais d'autres personnes ayant partagé avec leurs concitoyens des situations sanitaires, environnementales ou politiques graves le seront.

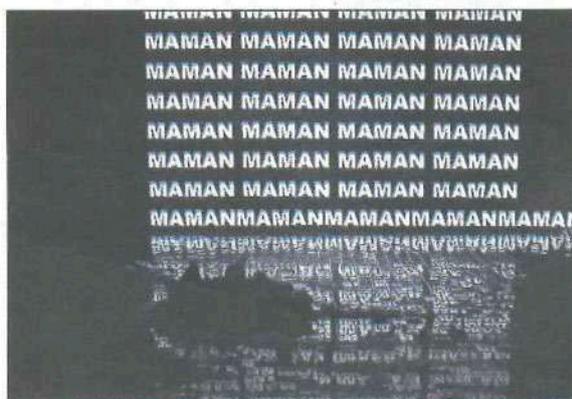
Enfin, les rencontres scientifiques se poursuivent, chapeautées par l'Institut Méditerranéen des Métiers du Patrimoine : la journée du 19 janvier sera ainsi consacrée à *La geste technique*, ou comment préserver un savoir-faire ou une habileté ? Le 1^{er} février à la présence islamique en Provence aux époques médiévale et moderne. Et le 9 février, à la protection des milieux insulaires.

♦ GAËLLE CLOAREC ♦

FESTIVAL

Parallèle, des propositions si peu semblables

"La culture ne prend jamais le pouvoir, elle en donne, elle n'est pas source de profits, mais elle accroît les ressources imaginaires de tous et alimente les énergies émanatrices de tous". C'est guidé par cette citation de Marie-Josée Mondzain que le festival Parallèle entend secouer notre hiver. En commençant par une drôle de *Toy Party* à la Gare Franche (le 26), en se poursuivant un peu partout avec ses éclats scéniques qui révèlent la jeune création dans toute sa vivacité, le festival dirigé par Lou Colombani promet de nous faire passer par toutes les sensations et couleurs de l'arc-en-ciel. Au Merlan, il faudra suivre ce 27, le théâtre-documentaire autour des mines brésiliennes et plonger dans le ballet du collectif Cinetico. Puis, le 30 aux Bernardines, place à *Place*: un show manifeste ►. (plateformeparallele.com)



SUR LES PLANCHES 9

TOUR DE SCÈNE | FESTIVAL PARALLÈLE

La place du spectateur

Le Festival Parallèle est de retour pour une huitième édition au titre évocateur de « Chambre d'échos », renvoyant au corps des artistes de la programmation comme lieu de langages et sources d'actions.

D'anse, théâtre, performance, cinéma et photographie... depuis près d'une décennie, le premier festival de l'année s'est donné pour mission de rassembler artistes de la nouvelle génération et spectateurs curieux en présentant des créations venant radicalement questionner notre perception du monde et de ses enjeux. Lieu de partage, de recherche et de réflexion dans lequel le spectateur chemine, actif et impliqué, Parallèle ne craint ni l'instabilité ni l'imprévu dans sa volonté de créer une communauté incluyente, où s'additionnent les ressources imaginatives. Convaincus que les formes contemporaines s'adressent à tous, que l'exploration de langages sensibles et poétiques peuvent alimenter les énergies émancipatrices, Parallèle accompagne et encourage les jeunes artistes à se sentir libres de créer une société de laquelle ils voudraient, dont ils seraient responsables,

et dont nous ignorons tout. Si Parallèle se propose d'être une réponse non exhaustive à la question « De quoi bruit le monde ? », alors tendons l'oreille, ouvrons les yeux, lançons-nous dans cette entreprise ensemble.

OLIVIER PUECH

Festival Parallèle : du 26/01 au 3/02 à Marseille.
Rens : 04 91 99 00 27 / www.festivalparallele.com

La sélection de la rédaction La sélection de la rédaction La sélection de la rédaction La sélection de la

Mining Stories de Silke Huysmans et Hannes Dereere

En novembre 2015, la rupture d'un barrage de rétention stockant des déchets toxiques provoque une coulée de boue dévastatrice dans l'État minier brésilien du Minas Gerais. Y ayant vécu enfant, la Flamande Silke Huysmans est retournée dans la région avec son acolyte Hannes Dereere pour constater les dégâts et recueillir les témoignages des habitants, auxquels elle a adjoint des « regards plus distants (économiste, neurologue...) ». En découle une enquête théâtrale sensible qui mêle ces récits dans toutes leurs nuances et avec toutes les problématiques économiques, sociétales et politiques que la catastrophe a induites.

Pour cette soirée d'ouverture, le duo belge partagera le plateau avec Francesca Pennini, qui propose avec 10 *miniballetti* dix petites chorégraphies pour explorer le corps et le mouvement dansé.

> LE 27/01 AU THÉÂTRE DU MERLAN (AVENUE RAIMU, 14^e).
Rens : 04 91 11 19 20 / www.merlan.org/fr/

PM

Place d'Adina Secretan

Adina Secretan avoue une fascination et un attachement pour l'espace scénique en tant qu'espace commun et rituel, un espace donné où elle réunit des performeurs pour répondre à des questions simples : comment se fait-on une place ? Qui a droit à l'espace ? C'est quoi habiter ? Parcours sensoriel et critique prenant pour amorce les peurs grandissantes liées à la pression démographique, à la crise du logement et puisant librement dans *La Poétique de l'espace* de Gaston Bachelard, *Place* met en scène une fable sur la joie ou le dégoût de vivre ensemble et sur la pulsion de fermeture. Un manifeste politique et artistique d'une radicalité implacable qui n'oublie pas que le plus bel espace est celui de notre pensée libre du dehors et du dedans.

OP

> LE 30/01 AU THÉÂTRE DES BERNARDINES (17 BOULEVARD GARIBOLDI, 1^{er}).
Rens : 08 2013 2013 / www.lestheatres.net

Multiverse de Louis Vanhaverbeke

Louis Vanhaverbeke travaille sur le choc des styles de vie et des sous-cultures comme vecteurs de recherche d'identité en questionnant sa place dans le monde. Il remixe diverses ambitions, balance ses arguments, astique ses paroles et rabat ses pensées comme dans un ensemble dépliant. DJ polyvalent à la créativité prolifique, il manie des objets du quotidien, court, chante, balaye les références, passant du masculin au féminin, de Chic à Giorgio Moroder comme un elfe insaisissable, jusqu'à ce que les pensées tourbillonnent et que le public entre dans une nouvelle dimension ; un bazar cosmique et sophistiqué.

OP

> LES 31/01 ET 1/02 À MONTEVIDEO (3 IMPASSE MONTEVIDEO, 6^e).
Rens : 04 91 37 97 35 / www.montevideo-marseille.com



Lesson of Moon par la C^e Shonen

Depuis les trois lois de la robotique énoncées par Isaac Asimov, la technologie n'a eu de cesse de progresser, transformant parfois la science-fiction en réalité. Aujourd'hui, les robots sont omniprésents dans nos vies, certains nous ressemblant de façon de plus en plus troublante. Partenaires sexuels, joueu.r.se.s d'échecs, militaires et même citoyen.ne.s d'un pays, leurs possibilités d'évolution paraissent aussi vertigineuses qu'éthiquement questionnables. Après *School of Moon*, Eric Minh Cuong Castaing poursuit une mise à l'épreuve de notre rapport à ces êtres fantasmés. Sur le plateau, l'anatomie de chair d'une jeune danseuse de ballet rencontre les synapses artificielles d'un androïde, interrogeant notre relation au progrès ainsi que ce qui constitue la spécificité de notre humanité.

BC

> LE 31/01 AU STUDIO FOTOKINO (33 ALLÉE LÉON GAMBETTA, 1^{er}).
Rens : 09 81 65 26 44 / www.fotokino.org
> LE 3/02 AU FRAC PACA (20 BOULEVARD DE DUNKERQUE, 2^e).
Rens : 04 91 91 27 55 / fracpaca.org
POUR EN (SA)VOIR PLUS : [SHONEN.INFO](http://shonen.info)

La Divine Comédie par le Vasistas Theatre Group

Fidèle parmi les fidèles du festival, Argyro Chioti s'empare pour cette nouvelle création du poème mystique de Dante. Mais, plutôt que d'adapter purement et simplement le récit de l'auteur italien et sa cosmographie complexe, la metteuse en scène se focalise sur la notion autobiographique contenue dans le texte. Chaque passage dans l'un des trois royaumes des morts, du cauchemar de l'Enfer à la splendeur lumineuse du Paradis, devient ainsi une métaphore du cheminement d'un être humain tout au long de son existence. Transcrit, comme à l'accoutumée avec le collectif grec, dans un théâtre gestuel et surréaliste, magnifié par les sons d'un quatuor à cordes.

CC

> DU 1^{er} AU 3/02 AU THÉÂTRE DU GYMNASÉ (4 RUE DU THÉÂTRE FRANÇAIS, 1^{er}).
Rens : 08 2013 2013 / www.lestheatres.net
POUR EN (SA)VOIR PLUS : www.vas.eu.com

Droite/Gauche par l'Association Wagons Libres

Comment se forge notre identité politique ? Par quels mécanismes familiaux et sociétaux, apprend-on à se positionner sur l'échiquier politique ? Comment devient-on de droite ou de gauche ? Sandra Iché use, comme elle en a le secret, d'une multiplicité de points d'accroche pour décortiquer, analyser et apporter des éléments de réponse à ces questions.

Travail transdisciplinaire qu'elle mène avec des artistes et des chercheu.r.se.s, *Droite/Gauche* est à l'intersection du geste chorégraphique et du théâtre documentaire, creusant un nouveau sillon d'expérimentation artistique.

BC

> LES 2 & 3/02 AU THÉÂTRE JULIETTE (PLACE HENRI VERNEUIL, 2^e).

Jeux d'enfant avec le Muerto Coco



La "Töy-Party" lance le festival Parallèle ce vendredi à la Gare Franche.

/PHOTO A.B.

Chaque année, le festival Parallèle emmène son public par des chemins de traverse. Pour sa huitième édition qui a débuté par une exposition chez Maupetit avec l'Ecole de Photographie d'Arles, les sentiers à emprunter passeront vendredi par la Gare Franche avec le Détachement international du Muerto Coco. Ce collectif marseillais soutenu par la plateforme Parallèle dont la vocation est d'assister la jeune création internationale présentera une avant-première de son nouveau show baptisé Töy-Party, un rendez-vous musical un peu barré. Raphaëlle Bouvier l'une des membres du Muerto Coco, explique que ce spectacle brasse des "questions intimes et identitaires" et se résume avec ces trois mots : "la vie, la mort, la joie". Avant la boum, il faudra

donc se laisser happer par la fantaisie colorée et le bagout rêveur et percutant de ces performeurs-compositeurs (Bloomy, La Fille, Potard et Prépus) : "La Töy-party, c'est s'amuser donc. S'amuser avec des jouets pour enfants. Et plus précisément des jouets électroniques pour enfants. On les bidouille, on les ensorcelle pour faire de la musique et de la poésie. (...) C'est pour refaire le chemin de l'enfance à l'adolescence à l'âge adulte mais de manière plus libre cette fois. Pour y retrouver leurs identités rêvées et secrètes et les laisser prendre vie. Une invitation à regarder la fin du monde en dansant dans le vortex."

Ce vendredi 26 janvier à la Gare Franche, 19h30 pot de lancement, 21h spectacle.
www.platформиparallelle.com

FESTIVAL

Parallèle : ça ouvre !

Après le lancement du festival Parallèle ce soir à la Gare Franche, lors d'une *Töy-party* imaginée par le détachement international du Muerto Coco (19h30), la première soirée se fera au Merlan en deux temps. Demain donc, on pourra suivre la première française du théâtre documentaire version belge de Silke Huysmans et Hannes Dereere. *Mining Stories* plonge ainsi dans les mines brésiliennes. Il faudra ensuite suivre les mouvements de Francesca Pennini et de son Collettivo Cinetico dans *10 miniballetti* (demain à 20h30 au Merlan, plateformeparallele.com).

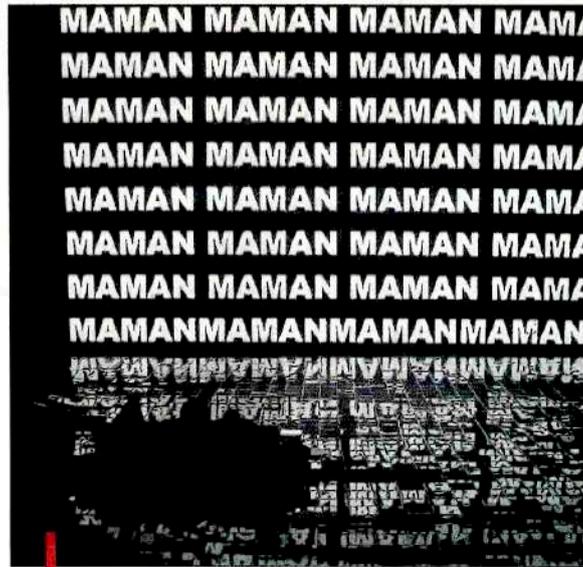


THÉÂTRE

"Place", la performance qui secoue le festival Parallèle

Le festival Parallèle a débuté et voilà qu'il prend son rythme de croisière, forcément intense pour un rendez-vous qui fait la part belle à la jeune création internationale. Ce soir, il faudra aller aux Bernardines pour suivre la performance "choc" d'Adina Secretan (à 19h et 21h30). En puisant dans la *Poétique de l'Espace* de Gaston Bachelard, son spectacle conçu comme une fable rageuse, nous entretenons sur "la joie et le dégoût de vivre ensemble, et sur la pulsion de fermeture". Place veut ainsi répondre à ces simples questions: "Comment se fait-on une place? Qui a droit à l'espace? C'est quoi habiter?"

Demain à 17h, les expériences continuent avec *Lesson of Moon* du chorégraphe désormais basé à Marseille, Erci Minh Cuong Castaing. Au studio Fotokino, il dévoile une performance imaginée pour une jeune danseuse et un robot, un ballet aussi lunaire



"Place", à voir ce soir, veut répondre aux questions: "Comment se fait-on une place? C'est quoi habiter?". / PHOTO SYLVAIN CHABLOZ

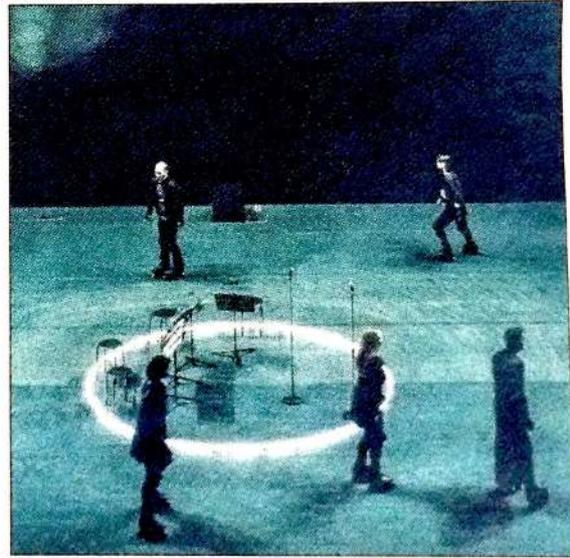
que "ritualisé". Demain, la soirée se poursuivra à 20h à Montevideo avec le Belge Louis Vanhaverbeke et son *Multiverse* (à voir aussi jeudi à 21h): une cosmogonie créative à base d'objets du quotidien - frisbee, entonnoir, seaux en plastique. Ensuite, Pauline Simon et Ernest Bergez revisitent avec *Per Que Torciut Dansan Lo Monde* le "potentiel d'invention du traditionnel" en mettant en perspective, de manière totalement expérimentale, les musiques et danses populaires auvergnates (demain à 22h). Jeudi, toujours du côté des essais à tenter, on reste à Montevideo pour tester la pièce sonore dont vous êtes le héros. Un seul spectateur pour *Voicing Pieces* qui doit user de sa voix et accepter les surprises à venir. Un condensé de l'esprit de cette 8^e édition du festival Parallèle. **G.G.**

Jusqu'au 3 février, 04 91 99 00 27.
plateformeparallele.com

FESTIVAL

Une étonnante et... divine comédie

Le festival Parallèle se poursuit cette semaine avec la performance du chorégraphe Eric Minh Cuong Castaing qui met face à face une danseuse et un robot. Parmi les temps forts, il faudra suivre la création du Vassistas Theatre Group d'Argyro Chioti : *La divine comédie*. Une version chorale, qui mise sur le corps pour un road-trip à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis (du 1^{er} au 3 au Gymnase). Avant la clôture au 3013, il faudra expérimenter d'autres créations comme celles de Sandra Iché, Bruno Freire (plateformeparallele.com).



10 ■ Guide

Mercredi 31 janvier 2018

Envoyez vos bons plans à : guidemarseille@20minutes.fr

FESTIVAL Parallèle mêle théâtre, danse et performances

Radicalement de l'art

François Maliet

Lou Colombani assure dans son texte de présentation du festival Parallèle, qui mêle théâtre, danse et performances jusqu'au 3 février, que, « en créant de nouveaux langages, les artistes ouvrent le champ des possibles. En étant radicaux, ils parlent à notre intelligence. » Contactée au cœur de la tourmente festivalière, la directrice développe : « Je parle de nouveaux langages, car nous travaillons avec des artistes de la nouvelle génération qui ne sont pas dans la reproduction des codes. Il réinvente les formes et la manière de s'exprimer sur un plateau. »

« Sortir de la tiédeur »

Quant à la radicalité, le terme a plutôt mauvaise presse. « Effectivement, il a été confisqué par les médias et l'actualité. Mais c'est une manière d'endormir les forces de révolte et d'imagination. La radicalité, c'est sortir de la tiédeur, du divertissement qui nous



La Divine comédie sera donnée jeudi soir au Théâtre du Gymnase.

caresse dans le sens du poil, c'est poser des actes forts. » Concrètement, c'est à découvrir jeudi soir à 20h30 au théâtre du Gymnase avec *La Divine Comédie*, par le Vasistas théâtre group ; vendredi et samedi à 19 h au Théâtre Joliette avec *Droite-gauche* ; samedi de 11 h 30 à 17 h 30 au Mucem avec *Touch Down...* ■

Pratique

Le festival Parallèle se tient au Théâtre Joliette, au Mucem, au Merlan, au Frac, au Gymnase, aux Bernardines, à Montévidéo... Programme complet sur plateformeparallele.com.

BONS PLANS

CULTURE



La famille d'Edurne Rubio a exploré, dès les années 60, 110 km de galeries de cette grotte, parmi les plus grandes d'Europe. PHOTO GRUPO ESPELEOLOGIA EDI WEISS

Allégorie de la caverne d'Ojo Guarena

ARTS MULTIPLES

Le théâtre des Bernardines accueille demain soir, dans le cadre du festival Parallèle, « Light Years Away » une performance prenant racine dans la découverte d'une grotte dans le Nord de l'Espagne sous Franco. Quand la spéléologie devient vectrice de liberté.

Marseille

Si l'allégorie de la caverne édictée par Platon évoque les écueils à éviter pour l'homme afin d'accéder à la connaissance, celle imaginée par Edurne Rubio dans *Light Years Away* – demain soir aux Bernardines – parle de l'espace de liberté que pouvait paradoxalement constituer la grotte Ojo Guarena à l'époque de la dictature franquiste. Une performance imaginée et interprétée par cette plasticienne de formation, à partir d'un « théâtre documentaire » qui rappelle l'histoire d'un « groupe de spéléologues qui explorait cette grotte sous Franco », rappelle cette dernière.

Parmi ceux-ci, son père ou encore ses oncles qui ont découvert entre les années 60 et 80 « plus de 110 km de galeries » et dont elle a entre autres recueilli les témoignages. Autant de spéléologues nés dans la ville « conservatrice » de Burgos peu de temps après la guerre civile espagnole. « Cette grotte a été utilisée à toutes les périodes de la préhistoire, depuis 16 000 ans avant Jésus Christ jusqu'à 2 000 ans avant Jésus Christ », précise Edurne Rubio qui a « passé [son] enfance » dans l'immense cavité préhistorique. « Pour ce groupe de spéléologues, la grotte faisait figure d'espace de liberté. Cela

peut paraître contradictoire mais ce lieu d'enfermement sombre leur permettait de parler de certaines choses qu'il était impossible d'évoquer à l'extérieur; sous Franco », résume la conceptrice de *Light Years Away*.

Quand le théâtre se transforme en grotte...

Outre une conséquence exultatoire, la spéléologie rappelle « le désir » de celui qui s'y adonne « de connaître un endroit. Le désir de connaître l'inconnu », explique celle dont la performance se décline sous « un format très hybride, mélange de cinéma, d'installations et de théâtre ».

Avant d'ajouter au sujet de la scénographie : « Je convertis le théâtre en grotte. Ma performance s'effectue dans l'obscurité et le public entre dans l'espace avec une lampe de poche ». Exit donc le protocole théâtral tout autant que les repères du spectateur qui se voit immergé dans l'atmosphère d'une grotte. A travers une « expérience sensorielle, avec notamment certaines odeurs et une température spéciale », détaille Edurne Rubio qui arbore dans le spectacle les habits de la narratrice. « Cette performance est un voyage dans le temps et l'espace qui fait appel à des images d'archives mais aussi des créations », synthétise-t-elle. Un voyage spatio-temporel lors duquel la spéléologie est perçue comme un acte philosophique, tant cette discipline a pu troyer liberté et imagination quand le joug franquiste faisait tout pour tuer dans l'œuf quelconque désir d'évasion.

PA.

● « Light years away » demain soir à 19h aux Bernardines. Le Festival Parallèle se poursuit jusqu'à ce samedi. Programmation complète sur www.plateformeparallele.com

CULTURE



Visions dantesques par les artistes grecs de la Cie Vasistas d'Athènes.

PHOTO STAVROS HARAKIS

Visions dantesques du monde contemporain

THÉÂTRE

Version théâtralisée par la Cie grecque Vasistas de *La divine Comédie*, chef d'œuvre de Dante. Une vision pathétique de la condition humaine servie par des effets visuels mêlant le texte, les grandes interrogations de la civilisation européenne à la musique. Cérémonial étonnant et accusateur. Où vont les mythes à l'ère de la mondialisation de l'inquiétude ?

Marseille

C'est le théâtre du Gymnase qui a le redoutable privilège d'accueillir ce travail novateur et surprenant. Plusieurs fois invitée en France, la jeune metteuse en scène Argyro Chioti a choisi cette fois quelques visions dantesques pour exprimer l'angoisse de la société contemporaine de son pays. Que devient l'humain lorsqu'il disparaît dans une économie globalisée qui le dévitalise et le broie ? L'Enfer serait donc cette machine à déshumaniser, le Purgatoire, la prise de conscience et le Paradis la quête de la lucidité ; au sens symbolique la montée vers la lumière.

Des ténèbres à la lumière

Écrite entre 1301 et 1321, *La Divine Comédie* met en mots les vi-

sions de Dante aux Enfers. Alors qu'il s'est perdu dans une forêt, il franchit une porte qui l'amènera à effectuer un long voyage initiatique. Rejoint par Virgile (le célèbre poète qui va lui servir de guide spirituel) et par Béatrice (la seule femme qu'il ait aimée, morte de puis plusieurs années), il va traverser les neuf cercles de l'Enfer puis le Purgatoire avant de pouvoir retrouver la lumière du Paradis.

Guidé par la musique du quatuor à cordes Alexis Karaiskakis, le spectateur est invité à vivre l'expérience poétique et métaphysique de ce parcours. « Il faut plonger vers les ténèbres avant de retrouver la force de la vie. » Argyro Chioti et sa compagnie développent une écriture scénique singulière qui va chercher dans le chœur antique et dans sa chorégraphie polyphonique le vocabulaire de son langage contemporain.

Comme avec le cinéma de Theo Angelopoulos, leur compatriote grec, le public est mis face à une méditation collective qui interroge notre rapport à la transcendance. Car comme le dit Nikos Panayiotopoulos, le dramaturge du spectacle, « chaque chose qui n'a pas une dimension métaphysique est vouée à s'éteindre rapidement »...

J-FP

● « *La Divine Comédie* » de Dante par la Cie Vasistas, mise en scène Argyro Chioti (version sous-titrée) du 1^{er} au 3 / 02 à 20h30 au Théâtre du Gymnase, 4 rue du Théâtre français, Marseille (1^{er}). Une proposition du Festival parallèle et des Théâtres. Renseignements sur le <http://www.lestheatres.net>

24 CRITIQUES ♦ SPECTACLES



Francesca Pennini © Claudia Pajewski

Nos théâtres parallèles

Le festival **Parallèle** cherche et trouve du nouveau, rassemblant pour la huitième année un public nombreux

Pas question de ronronner, de retrouver, de s'endormir. Les formes présentées par **Parallèle** lors de son festival dépotent et déclassent du déjà vu, du convenu, du trop sage. On y découvre des propositions toujours singulières et souvent très abouties. Les créations contemporaines des jeunes artistes conviés se déclinent en propositions multiformes présentées dans de nombreux lieux culturels marseillais, et correspondant toujours à l'esprit du théâtre convié à les coproduire.

Tourner en rond

À Montévidéo, le belge **Louis Vanhaverbeke** défie les lois de la circularité. C'est un cercle d'objets usuels et modifiés, serti d'une lumière d'aube, qui accueille les spectateurs. Le performeur déplace des livres, lance un tourne-disque et psalmodie des extraits d'œuvres cosmogoniques, qu'il feuillète dans un étonnement enfantin. *Multiverse* est une proposition scénique inventive et pointilleuse. En écho aux théories des univers multiples, on suit un personnage lunaire dans sa course en rond, dans ses manipulations d'objets circulaires. Et les mondes se déplient, et les chansons ouvrent des espaces de jeux, et les planètes dialoguent. Entre le DIY et le théâtre d'objets, le slam et le DJing, l'artiste manifeste la recherche de sa place dans le cosmos. Et de la nôtre, en miroir.

Dans les trous de mémoire

À la Joliette **Sandra Iché** instaure avec le public et sa partenaire de scène un jeu de complicité et de faux-semblants à tiroir multiples. Entrant en rapport direct avec les spectateurs, elle leur ment pourtant, jouant à la chercheuse, faisant endosser à sa comédienne le rôle de la sociologue Melanie Klein inopinément absente, filmant les désarrois d'une comédienne qui se prend pour une historienne et subit les déboires vrais d'une bataille universitaire. La forme, qui navigue entre un jeu très posé, mais ironique, et un pseudo-théâtre documentaire, nous entraîne pourtant dans les archives familiales véritables de ses aïeux cachés, juif algérien né français par le décret Crémieux et qui croira aux valeurs républicaines jusqu'après Vichy, ou bourgeois parisien qui inventa le PMU, et l'union improbable de leurs enfants dont les enfants lui ont donné naissance... Ça part délibérément dans tous les sens, fait une escale au cimetière juif d'Alger, dans un cours de kabyle et d'arabe algérien, pour parvenir à inverser les points de vue, à devenir celle qui se déplace, qui apprend, qui comble les trous de l'histoire en fouillant les archives et en s'inspirant de Benjamin Stora. *Droite-gauche* ? Oui, au passage, aussi, on effleure une sociologie du déterminisme politique !

Servitude volontaire

Au Merlan *Mining Stories* est nettement plus rigoureux, d'une radicalité formelle adaptée au propos. Si **Silke Huysmans** fait elle aussi face au public, elle ne dira pas un mot dans ce spectacle pourtant porteur de tant de mots, de tant de voix. Il est question de la catastrophe écologique et humaine du Minas Gerais, état minier du Brésil. La rupture d'un

barrage gigantesque qui a anéanti des vies et des villages, et pollué irréparablement la terre et les fleuves. Pour en rendre compte Silke Huysmans déclenche en direct des voix de chercheurs, de témoins, de philosophes, d'écologues, d'habitants, américains, scandinaves, brésiliens, traduites sur des écrans qu'elle met littéralement en scène comme des personnages, dans un ballet assourdissant de mots projetés. Le constat écologique est terrifiant, et plus encore le processus qui amène les mineurs à manifester pour reprendre un travail qui leur a tant coûté. La nécessité d'une véritable révolte, générale, contre un capitalisme inhumain qui obère tout avenir écologique conclut un spectacle magistral, dénonçant une servitude volontaire contre laquelle la seule arme possible est la radicalité.

Gymnaste

Francesca Pennini fait elle aussi face au public. Et exécute des danses absurdes, des *Miniballets* retrouvés sur ses camets d'enfants. Son corps est sidérant, d'une souplesse de contorsionniste, et d'une force athlétique exceptionnelle. On ne sait trop ce qu'elle cherche et ce qu'elle montre en enchaînant ses grands écarts, ses ponts et ses pliés déconnectés d'un quelconque sens mais sa présence, magnétique, ironique, emmène le public avec elle dans ses rêveries incarnées, peuplées de délires enfantins de corps contraint, de figures et d'arias classiques, de drones et de plumes qui s'envolent...

♦ DELPHINE DIEU ET AGNÈS FRESCHEL ♦

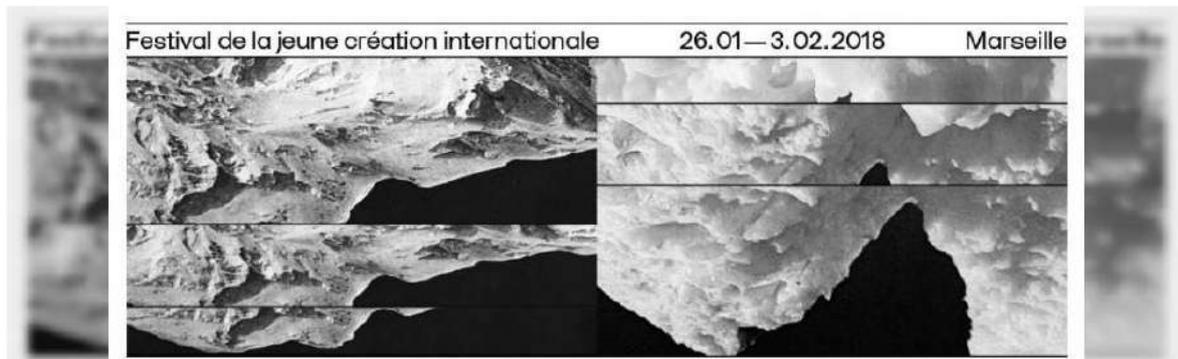
Parallèle, festival de la jeune création internationale s'est déroulé du 26 janvier au 3 février dans divers théâtres marseillais



Presse locale

—

en ligne



03
FEVR
14H00

FESTIVAL PARALLÈLE | ENFANTS

Théâtre de l'Oeuvre 1 Rue Mission de France 13001 Marseille

TERMINÉ !

Prix libre - reservation@theatre-oeuvre.com

Atelier artistique pour enfants (6-12 ans) proposé au Théâtre de l'Oeuvre dans le cadre du Festival Parallèle (26 janvier-3 février) le samedi 3 février 14.30-16.00 ; Atelier mené par Anne Lise Le Gac, chorégraphe et performeuse marseillaise programmée à Montevideo.



J'y vais / J'y étais



Je suis intéressé

« Parallèle » tracée vers la « radicalité »

Écrit par Philippe Amsellem | mercredi 24 janvier 2018 10:50 | Imprimer



La huitième édition du festival "Parallèle" de la jeune création internationale débute le 26 janvier à Marseille. Une mouture aux « partis pris très assumés ».

Rendez-vous annuel de danse, de théâtre et de la performance, le Festival Parallèle donne à chaque fois une résonance particulière à la jeune création internationale ainsi qu'aux artistes accompagnés par sa structure éponyme. « Nous travaillons comme un bureau de production, de la conception jusqu'à l'exploitation », résume Lou Colombani, directrice du Festival Parallèle,

dont la huitième édition se déroule du 26 janvier au 3 février de manière itinérante - Gare Franche, Merlan, Cinéma Les Variétés, Fotokino, Montevideo, Bernardines, Gymnase, Théâtre Joliette, FRAC et Théâtre de l'Oeuvre.



« Il n'y a pas de thématique particulière cette année, si ce n'est la recherche de soubassements communs », précise Lou Colombani. Cette dernière pointe tout de même au sein de la programmation « des partis pris très assumés » et une forme « de radicalité », cette dernière citant la philosophe Marie-José Mondzain, selon qui « la radicalité est le moyen de réinventer le présent et créer de nouvelles perspectives ». Un leitmotiv illustré notamment lors de la « pré-ouverture du festival », le 26 janvier à la Gare Franche, par une avant-première de Töy Party. Un spectacle poétique du collectif marseillais du Détachement international du Muerto Coco dont le propos consiste à « retraverser les identités que l'on s'est fantasmé gamin », à travers des jouets électroniques pour enfants, résume Raphaëlle Bouvier. L'ouverture officielle du festival coïncidera quant à elle avec Mining Stories et 10 miniballetti. En ce qui concerne le premier nommé, un théâtre documentaire créé par les Flamands Hannes Dereere et Silke Huysmans qui ont enquêté sur la rupture d'un barrage de rétention de déchets toxiques dans l'État brésilien du Minas Gerais en 2015. Une catastrophe économique et écologique éclairée par les paroles de témoins directs de l'événement. Puis dans 10 miniballetti, l'ancienne gymnaste Francesca Pennini donnera à voir les carnets chorégraphiés écrits pendant son enfance.

Le corps « comme chambre d'écho des mémoires »

La radicalité propre à cette édition de Parallèle sera encore de mise dans Place. Une performance imaginée par Adina Secretan en forme de « grand cri rageur » qui « dénonce les angoisses contradictoires de notre société liées à la pression démographique, à la crise du logement et à la préservation du paysage ». Et Lou Colombani de souligner également « la question du corps comme chambre d'écho des mémoires » comme autre ligne directrice du festival. C'est ainsi que Lesson of Moon d'Eric Minh Cuong Castaing viendra, sous une forme performative, évoquer « le corps du futur » à travers le rapport « entre une jeune danseuse de ballet et un petit robot ». La « question du corps sensible » sera aussi arpentée dans Multiverse de Louis Vanhaverbeke ou encore dans Per que Torçut dansan Lo Monde d'Ernest Bergez et Pauline Simon. Au sujet de cette performance musicale, Lou Colombani explique : « Ils sont partis de la bourrée dont l'ancêtre est la Goignade. Une danse transgressive et un rituel qui a été transformé jusqu'à devenir du folklore ». On notera en outre la relecture de La divine comédie par le Vasistas Theatre Group qui se focalise sur les tableaux de l'enfer, du purgatoire et du paradis ou encore Touch Down de Maud Blandel qui travaille autour de la figure des Pom Pom Girls. Une version performative à voir le dernier jour du festival, au Mucem.

P.A.



Retour sur Le festival Parallèle #8

Rubrique Sur les planches, le mercredi 21 Fév 2018 dans Ventilo n° 404

Divers gens, convergents

Au-delà de sa programmation, aventureuse et radicale, Parallèle a posé des actes forts, ancrant définitivement le — encore jeune — festival dans le paysage culturel local.

À ceux qui pensent qu'un festival se réduit à une succession de propositions artistiques, fussent-elles audacieuses et passionnantes, l'équipe de Lou Colombani, enrichie d'une vingtaine de bénévoles pour assurer une logistique complexe, a apporté un brillant démenti. D'abord par la multiplication des partenariats : Parallèle s'est ainsi déployé dans toute la cité phocéenne, de la Gare Franche à Montévidéo, des Bernardines au Théâtre de l'Œuvre, du Merlan au Gymnase, en passant par le FRAC, le Mucem ou le Studio Fotokino. Il se raconte même que le Bar du Peuple à Noailles a exceptionnellement éteint sa télé pour accueillir ce petit monde...

Des collaborations qui sont également manifestées par une superbe exposition photo réalisée avec l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles à la Galerie Maupetit ou une projection au Variétés de films courts réalisés par des cinéastes de la nouvelle génération, en partenariat avec le FIDMarseille.

Malgré sa jeune existence, le festival a également été à l'initiative d'un petit salon professionnel de programmation artistique, au cours duquel ses « aînés » (le Festival de Marseille, ActOral, Dansem et les Rencontres à l'échelle) ont présenté chacun les créations en cours d'artistes émergents qu'ils soutiennent.

Convaincue que les « formes contemporaines s'adressent à tous », l'équipe de Parallèle a aussi développé des ateliers de pratique artistique destinés aux enfants et, surtout, un atelier de regard critique avec des élèves de collège, de lycée et de formations supérieures. Encadrés par des journalistes professionnels, ces derniers ont pu partager leurs expériences — via une « Gazette Parallèle » et une rencontre publique au Conservatoire, diffusée sur Radio Grenouille — et relier la programmation du festival à des questions aussi bien artistiques que politiques.

En tirant son édito « Chambre d'échos », Parallèle a ainsi donné la meilleure définition possible de lui-même : une plateforme ouverte sur l'extérieur, une « communauté incluyente » parlant à l'intelligence de chacun, pour poser un regard inédit sur le monde qui nous entoure.

CC

Le festival Parallèle était présenté du 26/01 au 3/02 à Marseille.
Rens : www.plateformeparallele.com

On a vu, on a aimé...

Teaser Place - VIMEO (h.264, 1080p)	
MISE EN SCENE ET ECRITURE	AUDINA SECRETAN
DRAMATURGIE	ANNE-LAURE SAHY
JEU	OLIVIA CSIKY-TRNKA / SIMONA FERRAR / JOELLE FONTANNAZ / MATHIAS GLAYRE / PETER PALASTHY / JULIE BUGNARD
CRÉATION SONORE	BENOÎT MOREAU
SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRE	FLORIAN LEDUC
ASSISTANT SCÉNOGRAPHIE	PAULINE BRUN
RÉGIE LUMIÈRE	FÉLIX BATAILLOU
PRODUCTION	RUE#917 ANNE-LAURE SAHY, CRISTINA MARTINONI
COPRODUCTIONS	ARSENIC - CENTRE D'ART SCÉNIQUE CONTEMPORAIN - LAUSANNE / THÉÂTRE DE L'USINE TU - GENÈVE / THÉÂTRE ABC - LA CHAUX-DE-FONDS



Dans *Multiverse*, **Louis Vanhaverbeke** fait exploser le rien et nous emmène dans l'espace avec un talent poétique généreux et singulier. Frisbees, arrosoirs, platine tourne-disques, skateboards, etc. sont les ingrédients qu'il utilise pour créer une installation sonore cinétique exponentielle et délirante, une genèse cosmique et comique d'une grande sophistication. Athlétique et impassible à l'instar de Buster Keaton, il frappe très fort en ayant l'air de rien, captive le public par sa créativité exubérante et son originalité : ce garçon va devenir incontournable !



La Divine Comédie du **Vasistas Theatre Group** est un road trip spirituel et intense approfondissant les codes narratifs développés par la compagnie, basés sur le potentiel expressif du corps et sur la dimension musicale de la choralité, appuyée ici par un quatuor à cordes intégré à l'action. La sensation prime, se déploie et, entraînés dans un phénomène d'hypnose, on passe d'une sensation d'étouffement, d'enfermement, à une sorte de plénitude où l'espace se dilate, mettant le spectateur en apesanteur. Un spectacle exigeant et lumineux...

OP



Avec *La Cresse du Coma*, Anne-Lise Le Gac nous a offert un moment d'une liberté et d'une puissance folles. L'artiste visuelle, adepte du *net art*, délivre une performance hors cadre anti-normative au possible, un work in progress à l'humour et la poésie étranges et ravageurs.



Dans un autre style mais non moins puissant, l'Irlandaise **Oona Doherty** a conquis le public nombreux de la grande salle du Théâtre Joliette avec *Hope Hunt & The Ascension into Lazarus*, partition dansée et vocale d'une force et d'une pureté saisissantes. Une formidable affirmation/réappropriation de pouvoir, galvanisante à regarder.

BC



Avant elle, nous avons pu assister à l'expérience *Droite/Gauche* de Sandra Iché. Sur scène, le duo qu'elle forme avec la comédienne Lénaïg Le Touze fonctionne à merveille, également hors des sentiers battus. Objet hybride mêlant recherche universitaire et tension intime et poétique, *Droite/Gauche* opère une excavation de l'histoire des ancêtres de la metteuse en scène, sur fond de mise en abyme d'un processus de création.

BC

